

LE 18^e

DU MOIS

MENSUEL D'INFORMATIONS LOCALES - 7 rue du Ruisseau, 75018 Paris. Tél. et fax : 01 42 59 34 10 - N° 37 - FÉVRIER 1998 - 12 FRANCS

Du changement
au 18e du mois

Page 3

La Cour d'appel
et les artistes de
la place du Tertre

Page 7

La rue
André Del Sarte
à son journal

Page 8

France Terre
d'Asile se pose
rue Ganneron

Page 9

Manifestants
anti-IVG devant la
clinique Ordener

Page 10

Des habitants
de la Goutte d'Or
demandent des
lieux d'injection
pour les
toxicomanes

Page 11

Le temple
bouddhiste de la
rue Polonceau

Page 11

EDF ET LES CHÔMEURS ; LE COURANT N'EST PAS PASSÉ

Le récit de la semaine d'occupation par les associations
de chômeurs de l'agence EDF du boulevard Barbès (Page 5)

Adieu à Anatole



Noël Monier

Anatole à la Fête des Vendanges 1997. C'était sa dernière
apparition publique. Le garde-champêtre de la Butte est
mort à 87 ans, le 20 janvier. (Voir notre article page 7)Professeurs et
élèves du lycée
Rabelais en grève

Page 14

17 h 10, un soir
de Ramadan
dans une famille
de la Chapelle

Page 13

Enquête : Les
Portugais du 18e

Pages 14 et 15

Histoire :
Les 70 ans
du Studio 28

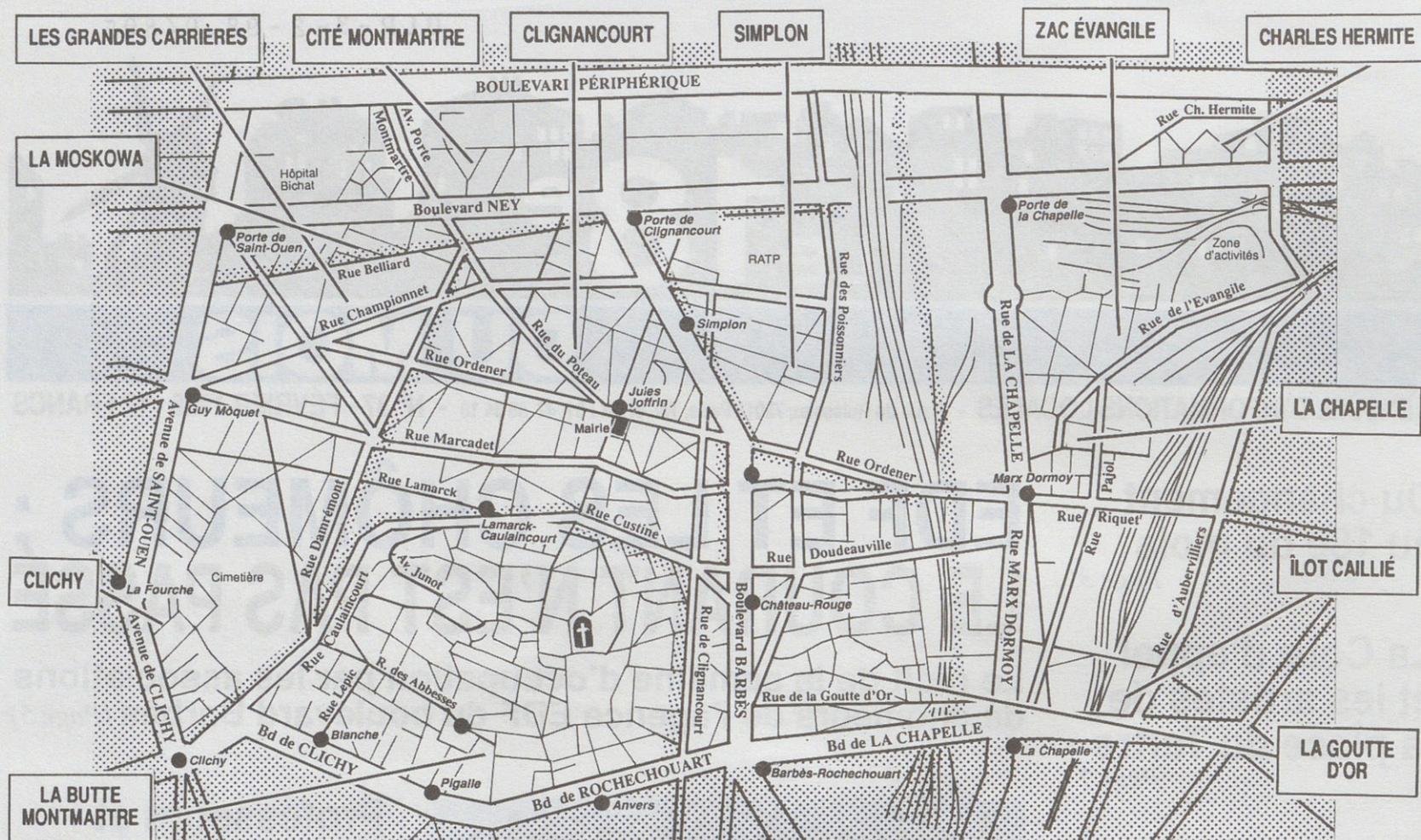
Page 20

Portrait :
Mimi Barthélémy,
conteuse

Page 24

Et toutes nos rubriques :
• Les spectacles du 18e
• Les expositions
• Notre feuilleton policier...

Top TO
32713 D1



LE 18e ET SES QUARTIERS

Le 18e, c'est l'équivalent d'une ville : 188 728 habitants lors du dernier recensement en 1990, presque cinq fois plus que Chartres et Gap, presque le double d'Orléans ou Perpignan, nettement plus que Clermont-Ferrand et Limoges.

Comme toute ville moyenne, il comporte différents quartiers. En s'appuyant sur les réalités sociales et urbanistiques, on peut reconnaître, nous semble-t-il, en partant de l'est et en allant vers l'ouest :

■ La Chapelle

Le quartier de la Chapelle, c'est, en gros, tout le territoire situé entre les voies ferrées du Nord et de l'Est. On y distingue des sous-ensembles :

- Au centre, autour du métro Marx Dormoy et du marché de l'Olive, le **vieux village** de la Chapelle, zone d'habitat majoritairement ancien, avec quelques maisons très anciennes.

- Il se prolonge vers le sud jusqu'au métro aérien ; dans cette partie, au sud de la rue Riquet, entre la rue Pajol et les voies ferrées, la Ville de Paris projette une ZAC (zone d'aménagement concerté) de 570 logements, la "ZAC Pajol", projet très contesté.

- Un peu plus au nord, la zone de l'**Évangile**, ainsi nommée à cause de la rue de l'Évangile. Quartier entièrement neuf, formé de grands immeubles modernes (principalement ceux de la "ZAC Évangile" construite par la Ville de Paris à la fin des années 70).

- Plus au nord encore, depuis le Rond-Point jusqu'à la **Porte de la Chapelle**, à côté de quelques bâti-

ments anciens, on trouve surtout des immeubles HLM (appartenant en grande partie aux sociétés HLM de la SNCF), dont plusieurs tours.

- A la Porte d'Aubervilliers, la **Cité Charles Hermite**, cité HLM construite en 1934, qui souffre de son enclavement entre le boulevard Ney et le périph, mais dont les habitants ont un fort sentiment d'identité collective.

- A l'extrême sud-est, une zone en triangle entre le boulevard, la rue d'Aubervilliers et les voies ferrées, rattachée administrativement au 18e mais, sociologiquement, plutôt tournée vers le 19e, "l'**îlot Caillié**" (du nom de la rue René Caillié).

Le village de la Chapelle existait dès le Moyen Âge. A la Révolution il devint une commune de plein exercice et le resta jusqu'en 1860, date où Paris annexa onze communes de banlieue dont la Chapelle et Montmartre.

■ La Goutte d'Or

Entre le boulevard de la Chapelle au sud, le boulevard Barbès, la rue Ordener et le réseau ferré, la Goutte d'Or est un quartier très typé, marqué par le rôle qu'il joue depuis un siècle dans l'accueil et l'intégration des vagues d'immigration, par le caractère vétuste d'une partie de l'habitat, et par une vie associative intense.

Un vaste projet de rénovation immobilière et urbaine de l'ensemble du quartier est en cours. Il a commencé par la partie sud, autour de la rue de la Goutte d'Or. Il se poursuivra dans le "secteur Château-Rouge" (délimité en gros par les rues Richomme et

Cavé, la rue Stephenson et la rue Doudeauville), puis, encore plus au nord, le "secteur Émile Duployé".

■ Le quartier Simplon

Ainsi nommé par ses habitants à cause de la station de métro, c'est la partie de l'arrondissement située au nord de la Goutte d'Or, entre la rue Ordener, la rue des Poissonniers et le boulevard Ornano. Ce quartier populaire a longtemps été délaissé par les pouvoirs publics et la Ville de Paris. Il a de gros besoins de rénovation.

■ Montmartre

Il s'agit ici de la Butte Montmartre proprement dite, pour laquelle on peut retenir les frontières du "plan d'occupation des sols" dit "plan de sauvegarde de Montmartre", que la municipalité de Paris avait fait adopter il y a deux ans : au sud, les boulevards de Rochechouart et de Clichy, à l'est la rue de Clignancourt, au nord les rues Custine et Caulaincourt.

C'est le quartier le plus célèbre, le plus chargé d'histoire, le plus touristique du 18e. On peut, ici aussi, distinguer plusieurs sous-ensembles : l'ambiance est très différente entre le quartier des **Abbesses** très animé avec ses rues commerçantes, le monde des boulevards entre **Pigalle** et Clichy, les **pentest** (marché Saint-Pierre, rue André Del Sarte, rue Ramey, village Nicolet) ou **nord** (rue Lamarck, rue des Saules, etc.), le village historique du **sommet de la Butte** fréquenté par les touristes, et le calme bourgeois des rues du côté de l'**avenue Junot**.

■ Clignancourt

L'ancien village de Clignancourt se situait autour de la **mairie** actuelle. Quartier très vivant, avec le marché du Poteau, les commerces des rues Marcadet et Ordener. Il se prolonge au nord dans des rues plus populaires, Joseph Dijon, Letort, Rouanet, etc...

■ Les Grandes Carrières

Les Grandes Carrières constituent la partie ouest du 18e. Là aussi, plusieurs entités assez différentes : tout le secteur autour de la place et l'avenue de **Clichy** (qui a beaucoup de centres d'intérêt et de préoccupations en commun avec la partie correspondante du 17e), un autre secteur autour du métro **Guy Môquet** et de l'avenue de Saint-Ouen, et enfin un ensemble de rues résidentielles autour des rues Damrémont, Carpeaux, Vauvenargues, Eugène Carrière, etc...

■ Porte Montmartre

Il faut enfin classer à part la zone située tout au nord, entre la Porte de Saint-Ouen et la Porte de Clignancourt en passant par la Porte Montmartre : la grande **cité Montmartre** (première cité HLM construite au milieu des années 1920 à la place des anciennes fortifications) et de nombreux grands immeubles au long du **boulevard Ney**.

On peut rattacher à ce quartier le secteur de **la Moskowa**, entre le boulevard Ney et la rue Belliard, où une ZAC est en cours de construction sur une zone qui fut naguère un des vieux quartiers les plus pauvres (et les plus pittoresques) de Paris.

Du changement dans le 18e du mois

Ce mois-ci, le 18e du mois paraît dans une formule un peu modifiée. Raison : notre pagination a augmenté, nous publions des numéros qui ont toujours au moins 20 pages, et assez souvent 24. Du coup, il était nécessaire d'avoir un sommaire plus apparent, des articles mieux classés, une mise en page plus claire, plus lisible. Après plus de trois ans d'existence, il était nécessaire de changer un peu.

Cette nouvelle formule, nous l'espérons, répondra aux souhaits de ceux de nos lecteurs qui nous ont fait part de leurs avis.

Une critique formulée, c'est qu'on avait parfois du mal à savoir où s'était produit tel ou tel événement.

Le 18e arrondissement est un de ceux où les gens ont le plus souvent le sentiment d'appartenir à un quartier, bien précis, où ils se sentent chez eux, même si parfois les problèmes ne manquent pas. Pour beaucoup d'habitants du 18e, ce n'est pas par hasard qu'ils y restent. Mais le 18e, c'est grand et tout le monde ne le connaît pas dans sa totalité.

Nous avons donc choisi d'organiser la première partie du journal, clairement, autour des quartiers. (Voir dans la page ci-contre la liste des quartiers tels que nous les avons cernés.)

Pour le reste, le 18e du mois reste ce qu'il a toujours été :

Un journal d'informations locales, rendant compte de la vie de l'arrondissement dans tous ses aspects, des

plus sérieux jusqu'aux plus légers.

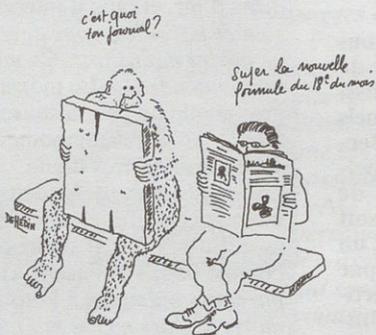
Un journal ouvert : notre équipe, pour la rédaction comme pour la diffusion et la gestion, est formée de bénévoles, habitant le 18e ou y travaillant, et qui collaborent au 18e du mois pour la seule raison qu'un jour ils en ont eu envie ; et nous n'avons demandé à personne, à son arrivée, s'il avait un certificat de baptême ou comment il votait.

Un journal indépendant de tout parti politique et de toute religion. Ce qui ne veut pas dire neutre : nous ne nous interdisons pas de faire des choix dans les sujets que nous traitons, de prendre position à l'occasion sur tel ou tel aspect de la vie locale.

Nous le faisons à partir de valeurs souvent affirmées :

parce que nous pensons que la démocratie locale ne se limite pas à voter une fois tous les six ans, mais que les habitants, les citoyens doivent pouvoir dire leur mot sur tout ce qui les concerne et pour cela, d'abord, être informés ; parce que nous considérons la diversité du 18e comme quelque chose de positif, parce que nous refusons les racismes et les ghettos ; parce que nous voulons dénoncer les combines financières occultes, les projets d'urbanisme décidés sans concertation, les atteintes aux droits des gens et les abus de pouvoirs...

Un journal qui veut être à votre service et permettre aux habitants du 18e de s'exprimer, mais qui souhaite en même temps vous plaire...



LES COMPTES DU 18e DU MOIS

Fin 1996, nous disposions d'un excédent d'environ 54 400 F dans la gestion courante. Il n'en pas de même fin 1997. Nos dépenses ont cru plus vite que nos recettes et nous avons en caisse un peu plus de 24 000 F.

Par rapport à 1996, le poste "impression et photogravure" a augmenté de 28 %. Cela s'explique, outre la hausse du prix du papier, par une augmentation de pagination : plusieurs numéros de 24 pages.

Les frais de fonctionnement ont augmenté de 53 %. Cela est dû notamment au fait que, l'équipe de rédaction s'étant notablement agrandie, les frais de communication interne (photocopies, frais postaux, téléphone) ont augmenté ; nous avons également dépensé davantage d'argent en affiches (notamment une affiche permanente en quadrichromie, coût : environ 5 000 F).

La fête du 18e du mois, en janvier 1997, a été légèrement déficitaire. Et surtout, les "Rencontres photographiques du 18e", en mars-avril 1997, dont nous étions co-organisateurs avec l'association AIDDA, ont grevé notre budget de 23 000 F (des dépenses restant à régler en 1998) : car les financements attendus pour cet événement (subventions et sponsorings, recettes de vente des affiches et du catalogue) ont été très inférieures aux prévisions.

Côté recettes, la publicité a progressé (+ 61 %), ainsi que les abonnements (+ 12 %). Mais les ventes totales ne sont que légèrement supérieures à celles de 1996. L'avenir du 18e du mois n'inspire pas pour autant d'inquiétude, car des recettes à venir (publicité, remboursement de trop-payé de TVA) ne sont pas encore comptabilisées. Mais nous devons impérativement améliorer notre diffusion, et sans doute aussi nous montrer plus économes.

LES COMPTES (arrondis à la centaine)

Recettes : 247 700 F (+ 19 % par rapport à 1996)

• Ventes au numéro : 144 800 F • Abonnements : 48 800 F • Publicité : 27 400 F • Cotisations des adhérents : 13 900 F • Recettes diverses : 12 800 F.

Dépenses : 277 700 F (+ 30,5 % par rapport à 1996)

• Frais d'impression du journal : 175 300 F • Frais d'envoi aux abonnés : 14 600 F • Rencontres photographiques : 23 000 F • Frais de fonctionnement (courrier, photocopies, affiches, téléphone, fournitures et matériel, papeterie, frais photo, locations de salles, impôts, dépenses diverses dont fête) : 64 800 F.

Bilan pour 1997 : - 30 000 F, venant en déduction du solde de 54 400 F existant à la fin de 1996.

LA DIFFUSION

• **Diffusion payante totale (abonnements compris) en 1997 :**

Janvier : 1813. Février : 1913. Mars : 1770. Avril : 1873. Mai : 1849. Juin : 1738. Juillet-août : 1848. Septembre : 1722. Octobre : 1747. Novembre : 1753. Décembre : 1670. • **Moyenne sur l'année 1997 : 1790.** (En 1996 : 1783). • Le nombre d'abonnés est actuellement de 403.

Le 18e du mois est édité par l'Association des Amis du 18e du mois, 7, rue du Ruisseau, 75018 Paris. Tél. et fax : 01 42 59 34 10.

L'équipe de rédaction (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Christelle Antoine, Dan Aucante, Nathalie Birchem-Heddi, Noël Bouttier, Jamil Brahim, Sophie Brandstrom, Christine Brethé, Claire Cadiou, Bertrand Combaldieu, Michel Conversin, Paul Dehédin, Jean-Michel Delage, Nadia Djabali, Anne Farago, Danielle Fournier, Jacqueline Gamblin, Sylvain Garel, Michel Germain, Donald James, Marie-Pierre Larrivé, Bertrando Lofori, Ludovic Maire, Sandra Mignot, Noël Monier, Thierry Nectoux, Niki Picalitos, Patrick Pinter, Rose Pynson, Silke Rotzoll, Sabadel, Virginie Sadot, Jean-Yves Sparfel, Valérie Stafetta, Michèle Stein, Laurence Zigliara.

Si vous voulez être sûr(e) de ne pas manquer un seul numéro du 18e du mois, abonnez-vous !

- Je m'abonne au 18e du mois : un an (onze numéros) : 130 F
- Je m'abonne et j'adhère à l'association des «Amis du 18e du mois» : 230 F (130 F abonnement + 100 F cotisation)
- Je souscris un abonnement de soutien : 500 F (130 F abonnement + 370 F cotisation de soutien)
- Abonnement à l'étranger : 150 F

(Cochez la formule que vous avez choisie.)

Nom : Prénom :

Adresse :

Découpez ou recopiez, et envoyez, avec le chèque libellé à l'ordre «Les Amis du 18e du mois», à l'adresse : Le 18e du mois, 7 rue du Ruisseau, 75018 Paris

QUAND ON VOIT DÉCEMBRE EN JANVIER...

En page 1 de notre dernier numéro, par suite d'une malheureuse erreur lors de la mise en page, on pouvait lire qu'il s'agissait du n° 35, de décembre 1997. En réalité, c'était le n° 36, de janvier 1998, ainsi qu'il était d'ailleurs indiqué sur toutes les pages intérieures.

Plusieurs lecteurs nous l'ont signalé. Nous l'avions vu nous-mêmes dès la sortie du journal de l'imprimerie, malheureusement trop tard pour corriger : il aurait fallu refaire tout le tirage. Honte à nous... (Mais heureusement que nous avons des lecteurs astucieux, qui ont, comme on dit, «rectifié d'eux-mêmes»...)

Précisions sur le dossier santé

Deux précisions concernant le dossier "santé" paru dans notre numéro de décembre 97.

• **Le Centre de soins 22 rue Marcadet** : Mlle Joubert, infirmière dans ce centre de santé, nous indique qu'il n'est pas seulement un centre de vaccination, mais «une structure gérée par le Centre d'action sociale de la Ville de Paris, qui accueille des consultations de spécialistes et de généralistes et qui s'occupe également de soins infirmiers». (Tél. 01 46 06 78 24.)

• **Un oubli : la clinique de la rue Riquet**. Cette clinique privée située au 69 rue Riquet (anciennement *clinique Alpha*, appelée aujourd'hui *clinique Paris 18*) comporte 86 lits, ce qui en fait la

plus grosse clinique privée du 18e. Elle pratique surtout la chirurgie générale (notamment osseuse et articulaire), mais aussi l'urologie, l'endoscopie digestive, les analyses médicales de laboratoire ainsi que les formes modernes de radiologie. (Tél. 01 44 92 72 72.)

Elle a la même direction que la clinique Junot, dont nous avons parlé (une quarantaine de lits), qui offre les mêmes services en chirurgie mais qui s'est surtout spécialisée en ophtalmologie.

Cités d'artistes

«Votre dossier sur les cités d'artistes dans le 18e (dans le numéro de janvier) est fort intéressant, et dans l'ensemble juste. Permettez-moi toutefois de relever une erreur de taille concernant la Cité internationale des

Arts. Celle-ci n'est pas installée au 22 rue Norvins, dans les bâtiments rénovés de la Folie-Sandrin, qui d'ailleurs constituent une copropriété. Les ateliers se trouvent en fait dans les constructions modernes situées dans le parc qui fait suite à la Folie Sandrin, au 24 rue Norvins.

Les ateliers, sponsorisés par des Etats étrangers, sont mis à la disposition des artistes pour un an renouvelable. Quelques-uns étaient ou sont devenus célèbres dans leur pays, sans cependant s'être mêlés à la vie locale.

Dans le parc, ancienne propriété Beurdelay, se trouvait le moulin Radet avant qu'il soit déménagé sur le terrain du Moulin de la Galette. L'ensemble a été acheté par la Ville de Paris.

Les bâtiments anciens entourés d'arbres ont un faux air de béguinage flamand. Ils ont aussi abrité des artistes, parmi lesquels François Philippe, l'ami de Bernard Lorjou. Certains les appellent les anciennes laiteries de Montmartre sans que cela soit confirmé. Dans les années 20, un boulodrome était fréquenté par des maçons italiens venus participer à l'urbanisation de la Butte ; la mère Paglia y avait ouvert une gargotte pour les nourrir et les abreuver. Gen Paul a peint ce sujet dans les années 20...»

André Roussard

L'AIR DU TEMPS

Cheveux gris

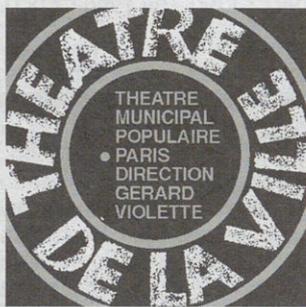
Un monsieur âgé, à cheveux gris, et deux vieilles dames sont attablés dans un café. C'est au *Cardinal*, à l'angle des rues Ordener et Vauvenargues, établissement tranquille fréquenté notamment par des retraités : le "pôle personnes âgées" du Centre d'action sociale, rue Georgette Agutte, est tout proche. Le monsieur à cheveux gris commente l'actualité : «Vous allez voir, ils vont nous augmenter les impôts pour verser de l'argent aux juifs.» Il poursuit : «C'est comme ce procès à Bordeaux, on en a fait tout un plat. Pourtant, des Juifs, il en est revenu pas mal à la fin de la guerre. Les policiers qui ont été tués, eux, ils ne sont pas revenus !»

A la table voisine, un deuxième monsieur, d'un certain âge lui aussi, regarde le trio avec un drôle d'air, et puis il intervient : «Pour dire des saletés pareilles, vous devriez avoir la décence de parler moins fort. Ça me rend malade de vous entendre...» Le monsieur à cheveux gris grommelle un peu, histoire de ne pas perdre la face. Mais après un moment il se lève et s'en va, raide, l'air très digne.

Les dames restent. Le deuxième monsieur, à la table voisine, finit son café, paie, se lève à son tour. En passant, il s'adresse aux deux dames, comme pour s'excuser : «Vous savez où ils sont morts ? Alors ça me fait mal au cœur d'entendre ça...»

Une des dames, impassible, répond : «Vous n'avez qu'à ne pas écouter.»

Noël Monier



THEATRE DE LA VILLE
LES ABBESSES
31 RUE DES ABBESSES PARIS 18

LOC. **01 42 74 22 77**
2 PL. DU CHATELET PARIS 4
31 RUE DES ABBESSES PARIS 18

DU MER. 4 FEV. AU SAM. 7 FEV. 20H30 DANSE

CLAUDE BRUMACHON

Icare création à Paris Dandy création

LUN. 9 FEV. ET MAR. 10 FEV. 20H30 DANSE

VINCENT DUNOYER

Wooster Group/De Keersmaecker/Paxton
Three Solos for Vincent Dunoyer création

DU JEU. 12 AU SAM. 14 FEV. 20H30 DANSE

MEG STUART/GARY HILL

Splayed mind out création

DU MAR. 17 AU SAM. 21 FEV. 20H30 CHANSON

ANGELIQUE IONATOS

Récréation création

DU MAR. 24 FEV. AU SAM. 14 MARS 20H30 DANSE

JOSEPH NADJ

Le Vent dans le sac création

L'ÉVÉNEMENT

Le courant n'est pas passé entre EDF et les chômeurs du 18e

L'agence EDF du 70 boulevard Barbès a été occupée pendant un peu plus d'une semaine par des militants des associations de chômeurs AC et APEIS du 18e. Pourquoi EDF ? Récit.

Judi 13 janvier

15 h 30, Marcadet-Poissonniers. Plusieurs personnes attendent. Les propriétaires du bar adjacent, le regard inquiet, sentent qu'il se passe quelque chose d'inhabituel : trop de monde pour cette heure et ce jour de semaine. Après un café, un sandwich, la cohorte, une quinzaine de personnes, sort et remonte d'un pas décidé le boulevard Barbès. Destination, l'agence EDF située un peu plus loin, au 70.

16h. «Chô-chô-chô, chômage ras-le bol !» Une banderole noire et verte est installée sur la porte de l'EDF : «Pas de justice, pas de paix». Elle est signée par le groupe AC! (Agir contre le Chômage).

Une employée d'EDF se dirige vers un Africain : «Vous faites partie de l'association ?». L'homme lui montre une facture à régler. «Venez me voir», dit-elle en le dirigeant vers son bureau.

16 h 10. La direction de l'agence propose une table ronde aux res-

ponsables des organisations qui participent à l'occupation.

envers les plus démunis. Mais ce n'est pas à nous de déterminer qui est démuné ou non. Cela relève des services sociaux»

APEIS : «La mairie de Paris verse aux personnes dans le besoin des bons annuels EDF de 800 à 1 600 francs. Ni la mairie ni EDF n'informent les usagers à ce sujet.»

Philippe Poincard : «A partir du 1er mars, un agent conseillera les clients qui ont des problèmes, pour qu'ils aient une facture la plus faible possible.»

AC : «On renvoie les personnes démunies vers les assistantes sociales qui sont débordées. Nous voudrions qu'EDF traite directement avec les personnes concernées. Chacun se renvoie le problème. En bout de course, le chômeur est exclu, notamment de l'information. Les décisions des assistantes sociales, sans explications et sans recours possible, sont perçues comme arbitraires.»

Une des représentantes explique qu'elle et ses deux enfants ont vécu

le directeur de l'agence, Bruno Navarro, discute avec les militants chômeurs : «Vous vous trompez de cible», dit-il en jetant des regards inquiets vers le bureau où les représentants rédigent un protocole à lui soumettre.

Un militant CGT : «Il y a des aides aux familles aux faibles revenus pour les aider à payer leur loyer, mais il n'existe pas d'APL pour l'électricité, or la totalité des nouveaux logements sociaux sont chauffés électriquement, ce sont en définitive des logements qui reviennent très cher.»

Tout en répondant aux questions, Bruno Navarro veille au grain : «Où allez-vous, monsieur ?» - «Aux toilettes.» Un employé : «Je l'accompagne.»

17 h 45. Arrivée de deux inspecteurs de police. L'un d'eux entraîne le directeur à l'écart.

18 h. L'atroupement grandit, une vingtaine de personne dedans, le même nombre dehors. Tout est calme à part une femme qui clame qu'elle n'est pas à la maternelle pour être accompagnée aux toilettes. Un gamin entre pensant que l'agence est encore ouverte. «C'est fermé, ça ferme à 16 h 30.» Les questions de logistique fusent : «On pourrait pas faire un calicot plus visible ?» La pluie rapatrie les gens à l'intérieur.

Exclue parmi les exclus, personne ne remarque cette femme qui mendie à l'extérieur de l'agence.

18 h 30. Le protocole est rédigé, mais il doit être discuté avec tous les occupants. L'attention générale est demandée. Le directeur s'éloigne, discrètement.

L'assemblée se met d'accord sur les revendications suivantes : pour toutes les personnes disposant d'un revenu inférieur au SMIC, hors allocations familiales, 1- apurement des dettes ; 2- engagement de cesser toute coupure d'électricité ; 3- attribution du tarif industriel ; 4- retrait de la TVA des factures ; 5- suppression des compteurs à carte et des limites de consommation (il s'agit du service appelé «maintien de l'énergie» : 1000 kW sans chauffage, 3000 kW avec chauffage) ; 6- suppression des sanctions contre les agents EDF qui

La première revendication concerne l'arrêt des coupures d'électricité pour les plus démunis.



Thierry Nectoux

Une occupation tranquille, sans affrontements ni dommages, qui n'a presque pas gêné les usagers.

refusent de couper l'électricité aux particuliers.

M. Navarro est invité à répondre : «Pour l'apurement des dettes, si je décidais cela,

et je n'en ai pas le pouvoir institutionnel, je mettrais l'entreprise en danger. Je n'ai pas les moyens de juger si les dettes sont dues à la précarité.» - «On ne vous demande pas d'apurer la dette de Balkany.»

Pour la deuxième revendication, le directeur explique qu'EDF fournit un produit payant : «Mon travail, c'est de fournir un produit et de le facturer.»

En ce qui concerne les compteurs à clés, il explique qu'il n'y en pas dans le 18e. Pour conclure : «Pas possible de dire que la politique d'EDF c'est no coupure.»

21 h : On appelle le cabinet de Daniel Vaillant pour qu'un politique prenne part au débat. Le directeur de cabinet propose un rendez-vous pour le lendemain matin. Les occupants déclarent en chœur : «Non, non, non, c'est ce soir qu'on veut vous voir !»

Vendredi 14 janvier

Dominique Lamy, adjoint au maire du 18e, est passé à 11 h du matin. Il repart en promettant une table ronde pour 18 h. A 21 h, il téléphonera pour s'excuser.

M. Navarro a prévenu que le directeur d'EDF Paris-Nord ne viendrait pas.

On s'interroge : qui restera pen-

(Suite page 6)



Christian Adnin

Dominique Lamy, adjoint au maire du 18e (à gauche) et Bruno Navarro, directeur de l'agence EDF (au centre), discutent avec les occupants chômeurs.

pendant un an sans chauffage. Philippe Poincard : «Ce sont des dispositifs difficiles à gérer. Mais, je le rappelle, ce n'est pas dans la mission d'EDF de gérer les aides (40 à 50 millions de francs par an sur l'ensemble du territoire) versées aux services sociaux.»

16 h 50, fin de la réunion. En bas,

(Suite de la page 5)

dant la manifestation du lendemain ? L'agence deviendra-t-elle ou non un lieu permanent d'occupation ?

M. Navarro a indiqué que si l'occupation se déroulait sans débordement, il n'appellerait pas la police. Des vigiles ont pris place à l'étage pour empêcher qu'on monte dans les bureaux, mais ils ne se montrent pas et laissent les occupants du bas s'organiser entre eux.

Un homme vient régler une partie de sa facture. «*On ne vous coupera pas avant lundi*», assure l'employé qui l'a reçu...

Samedi 15 janvier

11 h. L'urne placée à l'extérieur pour les dons en argent a recueilli 400 francs en une demi-heure. Deux personnes partent faire le ravitaillement en vivres.

Sept personnes resteront pendant la manifestation.

11 h 45. Un homme entre : «*Je suis venu pour une facture.*» - «*C'est samedi, les employés ne sont pas là*», dit un des occupants. «*Bon courage*», dit l'homme en sortant.

Dehors, des personnes fabriquent la banderole pour la manif (tissu orange, peinture noire) sous les yeux des trois occupants de la Peugeot des renseignements généraux.

Mardi 20 janvier

21 h 30. Menaces d'évacuation. Arrivée de Monseigneur Gaillot.

On apprend qu'une cellule de crise s'est réunie à la préfecture (représentants des chômeurs, responsable de l'EDF Paris-nord, représentants



Tout au long de l'occupation, les décisions ont été prises après de longues discussions collectives...

de l'Etat et de la mairie du 18e).

Un journaliste norvégien se présente. Séance photo...

Les autocollants et les badges précisant une appartenance politique ou syndicale, collés sur les blousons sont tombés car : «*Ras-le-bol des chapelles !*»

«*Je vous signale qu'il est 22 heures*». Les chômeurs voient s'éloigner l'évacuation au moins jusqu'au lendemain à 6 h...

22 h 05 : Ce n'est pas la police mais la chorba qui arrive dans une marmite fumante qui embaume les lieux. Cette soupe est offerte par l'association *la Chorba Pour Tous*.

22 h 30. Alors qu'elle attend M. Navarro sur un nouveau texte répondant aux engagements à prendre par EDF concernant les plus démunis,

l'assemblée apprend que le directeur est parti. «*Il avait pourtant donné sa parole...*»

Vendredi 23 janvier

7 h 15 du matin. Les policiers sont là, entrés par une porte de derrière. Ils expulsent les 21 occupants présents à ce moment-là, mais calmement. Aucune interpellation.

Les occupants, et les militants des associations de chômeurs qui ont pu être joints, se réunissent à 10 h à *Droits devant*, rue Montcalm, pour envisager quelles suites donner à leur action.

Ils n'ont pratiquement rien obtenu côté EDF. Mais ils savent que demain il faudra compter avec eux.

Nadia Djabali

Deux associations de chômeurs présentes dans le 18e

■ L'APEIS (Association pour l'emploi, l'information et la solidarité des chômeurs et précaires)

Un comité local (pour les 17e et 18e arrondissements) existe depuis deux ans, dirigé par Laurent Godé. Il réunit une cinquantaine d'adhérents. Au niveau national, l'association a été créée en 1987 et revendique quelque 25 000 adhérents. Elle se dit «une association de chômeurs gérée par des chômeurs».

Son credo : une allocation chômage pour tous, y compris les primo-demandeurs d'emploi ou ceux qui arrivent en fin de droits, d'un montant minimum de 4 000 F net. Les 35 heures payées 39 figure aussi au programme des revendications, comme une étape vers les 32 heures.

L'association demande également le rétablissement définitif du fonds social d'urgence, la gratuité des transports pour les chômeurs, un moratoire sur les

PV perçus lors d'un voyage sans titre régulier à bord des transports en commun, ainsi que l'arrêt des coupures d'électricité.

L'association a pour vocation d'informer les chômeurs sur leurs droits (accès aux fonds sociaux d'EDF par exemple) et sur les avantages financiers qu'ils peuvent demander

■ AC! (Agir contre le Chômage !)

Cette association est directement à l'origine de l'occupation de l'agence EDF du boulevard Barbès. La section du 18e existe depuis 1994, date de la création du collectif au niveau national. (Celui-ci actuellement est constitué aux trois quarts de salariés.) La section AC! du 18e compte une dizaine de membres actifs et une trentaine de chômeurs sympathisants, en contact régulier,

(remboursement de la carte orange par les Assedic ou obtention de la carte Paris-Santé par exemple...).

L'adhésion à l'APEIS 18e est actuellement de 120 F, car l'association ne dispose pas encore de subventions comme au niveau national. Une demande est en cours de dépôt.

Permanence dans le 11e arrondissement, 24 rue Voltaire, le lundi de 15 h à 18 h. Tél. 01 42 51 44 56.

prêts à participer aux actions et manifestations. AC! reçoit le soutien de militants d'autres structures, syndicats ou partis, comme la CGT, SUD, les syndicats de la minorité CFDT, les Verts, la LCR...

AC! se caractérise avant tout comme «un mouvement de lutte contre le chômage». Sa politique d'action comprend donc deux axes : lutter pour l'emploi (par la réduction

du temps de travail et le développement d'emplois sociaux utiles) et faire appliquer des mesures d'urgence (cessation des coupures, droit au logement pour tous, revenu minimum pour tous égal au SMIC, transports gratuits...)

Les sections locales sont parfaitement autonomes. Toutes sont d'accord sur la plateforme commune énoncée ci-dessus, mais elles sont libres d'y ajouter leurs préoccupations locales et d'impulser toute initiative. Aucune adhésion n'est demandée, les sections tirent leurs moyens d'action des collectes effectuées autour des lieux d'actions, ou des participations personnelles accordées par certains membres.

Permanence 44 rue Montcalm (18e) dans les locaux de *Droits devant* le mercredi de 10 h à 12 h. Tél. : 01 42 58 82 22.

Sandra Mignot

La succession de Jean-Louis Debré (suite)

C'était normalement Anne-France Chantalat (RPR) qui devait remplacer au Conseil de Paris Jean-Louis Debré après la démission de celui-ci (voir notre dernier numéro). Mais Mme Chantalat a annoncé que, pour des raisons personnelles d'emploi du temps, elle n'était pas à même de siéger au Conseil de Paris. Elle en a donc démissionné à son tour et c'est Claude Lambert (RPR également) qui devient désormais conseiller de Paris.

La démission de Mme Chantalat du Conseil de Paris ayant entraîné automatiquement sa démission du conseil d'arrondissement, ce sont deux nouveaux qui vont rejoindre le groupe RPR-UDF à la mairie du 18e : Patricia Vilmont pour remplacer Jean-Louis Debré, et Roland Coche pour remplacer Anne-France Chantalat.

“Psychiatrie et précarité” : un colloque à la mairie le 5 février

Psychiatrie et précarité sociale : C'est le thème d'un colloque organisé par la municipalité du 18e et la revue «*M*», et qui aura lieu jeudi 5 février à 20 h à la mairie, place Jules Joffrin. Trois grands chapitres :
• Quel avenir pour la psychiatrie de secteur ?
• Psychiatrie et proximité.
• Y a-t-il une réponse psychiatrique à la précarité ?

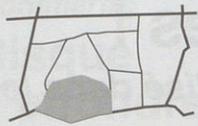
Au moment où se posent toutes sortes de questions sur l'avenir des équipements publics de psychiatrie de proximité (voir le dossier *santé* dans notre avant-dernier numéro), l'intérêt de ce colloque est évident. Il est ouvert au public. Les membres des services sociaux et les personnes s'intéressant professionnellement aux problèmes de santé mentale y sont bien entendu spécialement invités.

A VOTRE DISPOSITION
TOUS LES JOURS
de 6 h à 20 h



Mimoea
LIBRAIRIE • PAPETERIE

15, rue des Abbesses, 75018 Paris
Tél. 01 42 52 01 55. Fax 01 42 52 71 31



Anatole n'a pas eu le temps de recevoir sa médaille de l'Ordre du Mérite

Dans la liste des promus à l'Ordre national du Mérite, à l'occasion de la nouvelle année, on relevait le nom de Jacques Delarue, agent retraité de l'Éducation nationale, habitant le 18^e. Un nom inconnu de presque tout le monde, même à Montmartre. Et pourtant... Jacques Delarue, c'était Anatole, le garde-champêtre de la Commune libre. A ce titre et sous ce nom, on peut assurer sans risque que Jacques Delarue était connu de gens du monde entier.

Daniel Vaillant, maire du 18^e, avait annoncé, devant le conseil d'arrondissement début janvier, son intention de lui remettre en personne sa médaille. Une date était même prévue : le 13 février. Mais une autre visiteuse est arrivée la première chez Anatole : la mort l'a emporté dans la nuit du 19 au 20 janvier. Il avait 87 ans.

Une petite place ordinaire

Anatole avait raconté dans *le 18^e du mois* (juin 96) ses souvenirs de Montmartrois. Il était arrivé sur la Butte en 1947. A ce moment-là, «la

Le célèbre garde-champêtre de la Butte, de son vrai nom Jacques Delarue, est mort à 87 ans.



Anatole le garde-champêtre et Mick la cantinière

place du Tertre était une place ordinaire, avec une boucherie, une blanchisserie, une crèmerie, un marchand de charbon, une épicerie et la fameuse mairie de la Commune libre du

Vieux Montmartre. Et comme il n'y avait pas l'eau dans toutes les maisons, il y avait encore une petite fontaine.»

Ce sont les qualités de musicien

de Jacques Delarue qui l'ont introduit dans le petit monde de la Commune libre : il connaissait par cœur le répertoire des chansons de Bruant et ne dédaignait pas d'entonner la rengaine dans les cafés, ou lors des fêtes. Il fit ainsi la connaissance de Pierre Labric, maire de la Commune libre. Et comme Jacques Delarue avait été tambour-major pendant son service militaire, Labric lui proposa en 1953 de devenir le garde-champêtre.

En quoi ça consistait ? «Faire le con, nous avait confié Anatole. Si, si, faire le con, tout ça c'est bidon, je fais partie du folklore. Je ne fais pas partie des gens sérieux, je fais partie du canular et j'aime bien.» Chaque année en tout cas, Anatole en grande tenue ouvrait le traditionnel défilé de la Fête des Vendanges, marchant d'un pas assuré à la tête de la fanfare. Sa superbe barbe fleurie était pour beaucoup dans le succès de la fête.

Il avait créé un petit orchestre, dans lequel sa compagne Mick, la «cantinière» de la Commune libre, tenait la grosse caisse. «Lorsque j'ai connu Anatole, nous a raconté Mick, il vivait comme un vieux garçon, traînant pas mal dans les cafés avec ses copains, qui étaient innombrables car il avait un cœur d'or. Ça ne lui a pas fait de mal de retrouver une vie un peu plus rangée quand je l'ai pris chez moi.»

Ces dernières années cependant, Anatole ne pouvait plus participer à la Fête des Vendanges qu'en voiture. Sa santé s'altérait, il avait du mal à se déplacer. On réservait pour lui la plus belle des vieilles voitures du défilé.

Rue de Laghouat

Il suivait de près tout ce qui s'écrivait sur Montmartre. L'été dernier encore, sachant que nous préparions un article sur l'histoire de la vigne et du vin à Montmartre, il nous avait téléphoné pour insister sur le rôle de Pierre Labric, l'ancien maire de la Commune libre, dans la renaissance de la vigne de la rue Saint-Vincent.

Mais on ne le vit pas au défilé cette année. Son état de santé s'était aggravé, il avait été admis dans une maison de retraite de la rue de Laghouat à la Goutte d'Or, en section médicalisée.

«J'ai déjà choisi mon emplacement au cimetière Montmartre, nous avait-il confié. Dans le quartier de Heine, François Truffaut et Offenbach. On sera au complet pour la belote.»

La Cour d'appel : Non, les artistes de la place du Tertre n'embarrassent pas la voie publique

Piotr Srelnik, artiste peintre polonais, avait été verbalisé par des policiers les 3 juin, 14 août et 15 octobre pour «embarras de la voie publique sur une surface d'environ 2 mètres carrés» sur la place du Tertre, où il avait dressé son chevalet. Le 25 février 1997, en première instance, le tribunal l'avait condamné à trois amendes de 1 600 francs.

Le 9 janvier 1998, la Cour d'appel a annulé ces amendes. Elle a suivi l'argumentation du prévenu en déclarant qu'elle ne comprenait pas en quoi cet artiste pouvait gêner la circulation, «alors que le site de la place du Tertre se singularise par la présence séculaire de nombreux artistes peintres y attirant le public».

Cette sentence va-t-elle ranimer le débat entre les artistes «autorisés» et les autres ? Il y a quelques années en effet, l'activité des artistes sur la place du sommet de la Butte était réglementée par deux arrêtés, l'un de la Ville de Paris, l'autre du préfet de police, qui tous deux obligeaient les artistes à avoir une autorisation pour y exercer leurs talents.

Il y a trois ans, s'était créée une association, l'Adapt, regroupant 46 artistes qui n'avaient pas obtenu l'autorisation. Ces artistes estimaient



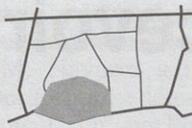
qu'il y avait là une discrimination inadmissible, et critiquaient vivement la façon dont les autorisations étaient délivrées. Ils parlaient de favoritisme.

Bref il y avait du rififi entre artistes sur la place. L'Adapt a attaqué les deux arrêtés en justice, et a obtenu en 1995 leur annulation, pour vices de forme.

Il y a donc toujours des artistes ayant une autorisation et d'autres non, mais la valeur juridique desdites autorisations est devenue nulle.

La nouvelle décision de la Cour d'appel va dans le sens de ceux qui refusent une réglementation. Des anciens de la Butte ont toutefois noté une erreur dans les attendus des magistrats : l'occupation de la place du Tertre par les artistes n'est pas «séculaire», elle est à peine demi-séculaire ; c'est en effet seulement au début des années 50, il y a moins d'un demi-siècle, que les peintres ont commencé à envahir le terre-plein central.

Le 22 décembre dernier a eu lieu, à l'initiative d'Anne-Marie Couderc, adjointe au maire de Paris, une «réunion de concertation» sur Montmartre (voir notre dernier numéro page 9). Un des sujets à l'ordre du jour était justement l'occupation de la place du Tertre par les artistes. Une sous-commission a été créée pour étudier le problème, examiner s'il y a lieu de mettre en place une nouvelle réglementation et laquelle.



“Sortie de secours” : Entrée des artistes !

Début janvier a eu lieu le plus gros tournage de film jamais réalisé dans les rues de la Butte Montmartre.

Robert De Niro, Jean Réno (*Les Visiteurs*, *Léon*) et Natascha McElhone (*Surviving Picasso*) sont venus dans le bar “Sortie de secours”, les 5 et 6 janvier derniers, le temps d’un tournage. Ce petit coin de la Butte Montmartre, au pied de l’escalier de la rue Drevet, au croisement de la rue des Trois-Frères et de la rue La Vieuville, a séduit le réalisateur américain John Frankenheimer qui est venu y réaliser les premières séquences de son prochain film intitulé *Ronin*¹. Ce fut probablement, par les moyens mis en œuvre, un des plus gros tournages jamais entrepris sur la Butte.

Plusieurs rues neutralisées

La complexité des séquences à réaliser (essentiellement de nuit) a nécessité des préparatifs importants et une logistique conséquente : de gros camions de tournage, quatre énormes grues dépassant quatre étages, un véhicule de pompiers pour les effets de pluie sur les toits d’immeubles... Il a fallu surtout neu-

1. *Un ronin est un samouraï franc-tireur.*

traliser la circulation des rues avoisinantes et même au delà (rues André Barsacq, Gabrielle, Berthe pour le haut et jusqu’à la rue Yvonne Le Tac pour le bas).

Momo, qui a ouvert son bar “Sortie de secours” en octobre dernier avec un décor mi-patiné années 50, mi-pierres de Paris apparentes, a vu son établissement rebaptisé “Le Bar du coin” pour les besoins du film. Et la boulangerie d’en face, fermée depuis deux ans, fut recouverte de panneaux dans les tons mauves représentant la devanture d’un autre bar intitulé “Le Tarot”.

Les riverains avaient trouvé dans leur boîte aux lettres un courrier de la production les priant très aimablement de bien vouloir être indulgents et supporter les perturbations que le tournage provoquerait inévitablement dans leurs habitudes quotidiennes. Il y eut cependant de petits accrochages avec quelques résidents et plusieurs commerçants de la rue des Trois-Frères furent dépités du manque à gagner du fait du blocage des rues empêchant la clientèle d’accéder aux commerces (cer-



Paul Dehédin

Rien que pour les éclairages, quatre énormes camions-grues dépassant quatre étages...

tains ont été un peu indemnisés). Néanmoins, la production nous a affirmé avoir bénéficié de la compréhension et de la gentillesse des habitants du quartier durant

les deux jours qu’a duré le tournage.

Le film raconte la rencontre de six mercenaires dans l’atmosphère tamisée d’un bar parisien. Ils vont participer à une opération financée par un commanditaire anonyme dont l’enjeu est une mallette mystérieuse convoitée par d’obscurs groupements inter-

John Frankenheimer est connu pour son film Le Train avec Burt Lancaster. Il est aussi l’auteur entre autres du Prisonnier d’Alcatraz, de Grand Prix et de French Connection II. Les cinéphiles se rappelleront The Manchurian Candidate avec Frank Sinatra et Janet Leigh à propos duquel le New-York Times avait comparé Frankenheimer à Orson Welles.

nationaux. Au menu : amour, amitié et trahison. S’ensuivent un spectaculaire hold-up, une filature sanglante dans le Midi de la France et pour finir une vertigineuse course-poursuite dans la capitale. Un film d’action dont le cadre est en grande partie situé dans Paris... alors, peut-être, à suivre !

Christine Brethé

«Le del Sartre», la rue André del Sartre a son journal de proximité

Un nouveau journal vient d’éclorre dans le 18^e : «Le del Sartre», journal de proximité immédiate basé dans la rue André del Sartre, conçu par des habitants de la rue, parlant des choses vues et vécues dans la rue et vendu chez les commerçants de la rue.

L’idée en est venue en octobre 1997 à un «sartien», Laurent Puyatier, étudiant en philo par ailleurs, lors d’un de ces repas de quartier dont les riverains sont si friands : créer un journal donnant libre parole aux gens, informant et témoignant de l’activité de la rue, permettant des rencontres, développant la convivialité qui s’y est déjà installée et servant parallèlement de support aux manifestations qui s’y déroulent : les repas de quartier mais aussi des expositions, des débats d’idée... un orchestre de rue, pourquoi pas !

Peu d’écho tout d’abord et Laurent, seul avec sa copine Sonja, a réalisé un premier numéro, numéro «zéro», sorti en novembre de son ordinateur. Dix pages agrafées avec un historique de la rue et du peintre Andrea del Sarto, un disciple de Michel-Ange dont cette petite rue toute droite, débouchant sur le bas du jardin Willette, porte le nom fran-



Ce dessin orne la “une” du numéro 1 du nouveau journal.

cisé. Et aussi des interviews d’habitants, le portrait du boucher, un reportage sur le dernier repas de quartier, des brèves de culture locale.

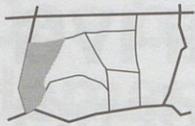
Déposé chez le libraire, le boulanger, le boucher, le droguiste, le café Del Sartre et le restaurant polonais Mazurka, le numéro (3 F) a fait un tabac : les 150 exemplaires vendus en quatre jours. C’est alors que la mayonnaise a pris : les volontaires ont afflué pour réaliser un autre

numéro et le numéro 1 (qui est donc le deuxième) a vu le jour à la mi-janvier : 16 pages (5 F) toujours en vente chez les commerçants mais avec une équipe de six personnes dont Fred Thomas, l’animateur des repas de quartier. Toujours des infos sur la vie dans la rue, un reportage sur le café Del Sartre, des petites annonces mais aussi des contributions personnalisées : contes, coups de coeur, coups de foudre, clins d’œil...

«Le del Sartre», c’est parti et il entend continuer, paraître tous les deux mois environ et, gardant la rue André-del-Sarte comme cœur, ne pas s’y enfermer néanmoins mais s’élargir et rayonner à sa périphérie dans les rues avoisinantes, jusqu’à la rue de Clignancourt d’un côté et le quartier du marché Saint-Pierre de l’autre.

Marie-Pierre Larrivé

□ «Le del Sartre», 9 rue André del Sartre, 75018 Paris. Tél. 01 53 28 01 74.



France Terre d'Asile s'est posée dans le 18e

Montmartre

Risque d'effondrement rue Feutrier

Le 34 de la rue Feutrier risque l'effondrement si ses copropriétaires n'investissent pas rapidement dans sa consolidation. En effet, le 2 décembre dernier, l'immeuble d'à côté, le 32, était déclaré en péril par la préfecture de police, suite à une expertise des sous-sols de la rue. Il devrait donc être détruit. Or, sur ce flanc de la Butte où les immeubles se soutiennent mutuellement, l'élimination de l'un d'entre eux risque d'entraîner l'effondrement des constructions voisines. Et, comme la préfecture de police le signale dans un courrier, «les propriétaires des immeubles voisins doivent assurer la stabilité de leurs murs et bâtiments, pendant et après la démolition». Mais l'investissement exigé est énorme pour les propriétaires du 34, qui affirment ne jamais avoir été mis au courant d'un tel risque. Ils demandent que le phénomène soit pris en compte comme une catastrophe naturelle et que la mairie de Paris participe au coût des travaux.

Le FN soigne son image

Absent depuis plusieurs mois du marché des Abbesses, le Front national a fait un retour en force samedi 24 janvier. Martine Lehideux, vice-présidente de la formation d'extrême-droite et tête de liste du FN à Paris pour les prochaines élections régionales, distribue sa propagande électorale, accompagnée par plusieurs dizaines de militants musclés. Une jeune comédienne habitant près de là prend des photos, comme elle le fait souvent dans les rues du quartier. Mal lui en a pris. Pourchassée par plusieurs "gros bras", elle se réfugie dans la FNAC de la rue Lepic. Mme Lehideux et plusieurs de ses sbires forcent la porte du magasin et exigent la destruction de l'appareil photo jetable. La jeune femme, soutenue par les gérants de la boutique et par quelques passants, refuse. Elle tente à plusieurs reprises de sortir, mais est immédiatement encerclée et menacée. La tension monte. Des policiers arrivent. Les agents, ignorant apparemment les lois, demandent à la comédienne terrorisée de remettre l'appareil photo aux membres du FN. Qui le détruisent immédiatement et reprennent leur besogne sans être inquiétés...

S.G.

Une réunion sur le plan de circulation

L'association *Le Pic Vert* organise une réunion publique pour élaborer collectivement un nouveau plan de circulation et de stationnement à Montmartre. La rencontre se déroulera le samedi 7 février à 14 h 30 à la salle paroissiale des Abbesses (22, rue André Antoine, métro Abbesses).

Depuis octobre, l'association France Terre d'Asile a installé ses locaux près de la place Clichy. C'est donc de notre arrondissement que sont coordonnés l'accueil et l'assistance des demandeurs d'asile dans notre pays.

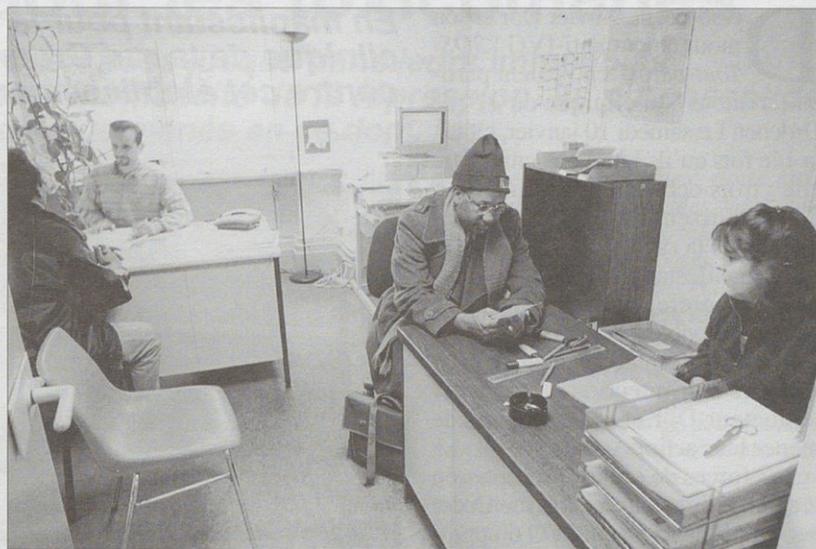
Au 25 rue Ganneron, à mi-chemin entre la place Clichy et la Fourche, des locaux neufs accueillent l'association *France Terre d'Asile*. Celle-ci était auparavant installée dans le 11e arrondissement mais il a fallu déménager pour avoir plus grand et payer moins cher.

La spécificité de *France Terre d'Asile*, c'est de s'occuper uniquement des exilés qui font la demande du statut de réfugié politique. Elle a été créée en 1971 par trois personnes d'horizons divers, l'abbé Glasberg, le pasteur Jacques Beaumont et le docteur Gérold de Wangen, animés par l'idéal de Résistance. Quelques années plus tard, les débuts de la crise économique sont l'occasion pour certains de porter les premiers coups au statut de réfugié. «Il y en a trop en France», entend-on parfois, en oubliant que ce sont les pays les plus pauvres qui accueillent le plus de réfugiés : on en compte plus de six millions dans divers pays d'Afrique, quand la riche Europe en abrite moins de deux millions.

Défendre le statut de réfugié suivant les termes de la Convention de Genève ne suffit pas pour France Terre d'Asile. Encore faut-il, comme l'explique Pierre Henry, son directeur, «tenir tous les bouts de la chaîne dès l'arrivée d'un réfugié». Voilà pourquoi l'association se donne quatre missions majeures : «promouvoir et défendre le droit d'asile ; accueillir des réfugiés ; assurer leur défense juridique et (ce qui est plus nouveau) favoriser leur intégration dans la société française».

La seconde mission mobilise le plus d'énergie. En effet, l'association a une délégation de service public pour coordonner le dispositif d'accueil. Celui-ci comprend en tout 4 600 places, réparties sur 82 centres d'hébergement, dont deux gérés directement. Tous les demandeurs d'asile (17 000 ont adressé une demande en 1996) n'y ont pas droit : les personnes retenues le sont en fonction de critères familiaux et sociaux. C'est le rôle de France Terre d'Asile d'effectuer ce «tri».

Une fois affecté dans un centre d'hébergement, le demandeur d'asile attend la réponse de l'OFPPA qui a la responsabilité de la délivrance du statut de réfugié politique. Il faut attendre souvent un an, deux ans, voire plus,



Sophie Brandstrom

Anne Boilène (à droite), permanente de l'association, aide un demandeur d'asile mauritanien, Ibrahim Dialo, à remplir son dossier, tandis qu'un autre permanent reçoit une personne originaire de Birmanie.

alors que le délai maximal devrait être de six mois. Pendant tout ce temps, le demandeur n'a pas le droit de travailler. «C'est un encouragement au travail clandestin», estime Pierre Henry qui ne comprend pas qu'on laisse aussi longtemps des gens avec 30 F par jour (l'hébergement et la nourriture étant pris en charge).

Une demande sur cinq environ reçoit une réponse favorable de l'OFPPA mais la proportion est deux fois plus importante pour ceux qui sont hébergés dans l'un des 82 centres. En effet, ceux-ci bénéficient d'un appui juridique pour constituer leur dossier. Mais si le statut de réfugié n'est pas accordé, la personne a un mois pour quitter le centre...

A tous ceux qui ne sont pas hébergés, l'association propose un service de domiciliation leur permettant de déposer leur demande de statut. Si bien que, d'une manière ou d'une autre, elle est en relation avec deux tiers des

demandeurs d'asile. C'est un interlocuteur essentiel de tous ceux qui fuient l'oppression dans leur pays.

Installée dans le 18e, France Terre d'Asile ne s'adresse pas seulement aux réfugiés. Elle cherche à mener «une action pédagogique sur le terrain». Expliquer les raisons du droit d'asile, ses enjeux, c'est aussi un objectif pour l'équipe d'une cinquantaine de permanents (dont trente sont localisés dans le 18e). L'association souhaite participer à des débats, des rencontres dans les écoles, les centres d'animation, etc. Deux brochures sont disponibles : «Les frontières ne sont pas forcément là où on le pense», «Réfugiés, qui êtes-vous ?». D'autre part, l'association est ouverte à des bénévoles qui souhaiteraient consacrer du temps à l'accueil de réfugiés, en acceptant au préalable de suivre une formation.

Noël Bouttier

□ 25 rue Ganneron. Tél 01 48 07 10 10. Fax 01 53 04 02 40.

MARQUAY

Jean-Pierre MARQUAY, FROMAGER

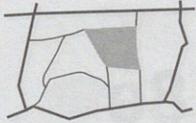
Produits fermiers de provenance directe de petits producteurs

81, avenue de Saint-Ouen, 75017 Paris.

(m tro Guy Môquet)

Tél. 01 46 27 59 68

Simplon



Les manifestants anti-IVG s'acharnent contre la clinique Ordener

Décidément, Xavier Dor et son mouvement anti-IVG "SOS-Tout-petits" en veulent particulièrement à la clinique du 32 rue Ordener. Le samedi 10 janvier, c'était la 14e fois qu'ils intervenaient contre elle : trois occupations à l'intérieur de l'établissement, onze manifestations dans la rue.

La manifestation avait été interdite par le préfet de police. Motif : risque de trouble à l'ordre public. Des contre-manifestants avaient en effet annoncé leur intention d'empêcher le docteur Dor et ses partisans de mener leur action.

Les forces de police, présentes en grand nombre, barraient la rue Ordener, empêchant les anti-IVG d'approcher de la clinique et interpellant, au besoin par la force, ceux qui faisaient mine de passer outre. Le docteur Dor, lui, a été interpellé dès son arrivée sur place. Les membres de SOS-Tout-petits se regroupèrent alors à l'angle de la rue Ordener et du boulevard Barbès. Les contre-manifestants, assemblés un peu plus loin au nombre d'une centaine, après leur avoir durant près d'une heure jeté des œufs, décidèrent finalement de les charger. C'est à ce moment que les policiers intervinrent pour embarquer

En manifestant pour la quatorzième fois, samedi 10 janvier, contre la clinique de la rue Ordener, Xavier Dor et ses partisans voulaient exercer contre cet établissement une sorte de chantage économique.



Derrière les vitres du car de police, les manifestants anti-IVG brandissent des croix.

les derniers partisans du docteur Dor dans les cars.

En tout, la police a conduit 46 manifestants anti-IVG dans ses locaux. Ils ont tous été relâchés ; un seul d'entre eux, Philippe Du Chard de Taveau, pourrait faire l'objet de poursuites.

Pourquoi spécialement la clinique

Ordener ? En 1995, à l'occasion d'une précédente action du groupe de Xavier Dor devant cet établissement, le directeur de la clinique nous avait confié ses inquiétudes. Cette clinique connaissait une situation financière difficile en raison d'une baisse d'activité, due notamment aux manifestations de M. Dor et ses partisans.

L'activité de cette clinique est principalement tournée vers les accouchements, auxquels sont affectés 26 lits sur 42, nous avait-il expliqué. Les interruptions volontaires de grossesse ne représentent qu'une petite partie de l'activité, se situant largement en-dessous du chiffre de 25 % des actes médicaux pratiqués, conformément à la loi. Paradoxalement, malgré les manifestations, le nombre

d'IVG était resté stable (une quarantaine chaque mois) ; mais c'était le nombre d'accouchements qui avait diminué, les futures mamans supportant difficilement l'idée d'entendre des cris sous les fenêtres, voire de faire face à une irruption de quelques exaltés à l'intérieur de l'établissement.

A chaque fois qu'une manifestation de SOS-Tout-petits est interdite ou que ses organisateurs sont poursuivis, Xavier Dor proteste contre ce qu'il appelle une entrave à la liberté d'opinion. Mais la

manière dont ce groupe mène ses actions, en s'en prenant systématiquement à quelques cliniques, toujours les mêmes, choisies en raison de leur vulnérabilité financière, indique bien qu'il ne s'agit pas pour ces gens de manifester des convictions (ce qui serait leur droit), mais d'exercer une sorte de chantage sur la vie économique des établissements.

A la suite des articles publiés par *le 18e du mois* en 1995 sur cette affaire, Xavier Dor lui-même nous avait d'ailleurs écrit en nous envoyant le double d'une lettre adressée par lui au directeur de la clinique Ordener, et dans laquelle il disait : « Si vous cessez les avortements nous cesserons les manifestations. »

R.M.

Le cache-cache de Xavier Dor avec la justice

Xavier Dor, 68 ans, médecin aujourd'hui à la retraite, a fondé SOS-Tout-petits en 1986. Il a déjà fait l'objet de treize condamnations pour des actions de force à l'intérieur de cliniques et pour l'organisation de manifestations interdites.

Notamment, la Cour d'appel de Versailles, le 8 mars 1997, a prononcé à son encontre une peine de trois mois de prison ferme et six mois avec sursis, avec mise à l'épreuve de

deux ans. Mais le juge d'application des peines a décidé de lui accorder le régime de semi-liberté pour ses trois mois ferme ; le docteur Dor a ainsi pu profiter de la grâce collective présidentielle décrétée à l'occasion du 14 juillet, qui a réduit de deux mois les peines des condamnés bénéficiant de la semi-liberté.

Le docteur Dor a comparu à nouveau en justice pour des faits similaires, à Rennes et une nouvelle fois à Versailles. Il risquait de voir tomber le sursis couvrant les six autres mois de prison. Pour échapper à une

condamnation, il s'était alors réfugié spectaculairement à la nonciature à Paris, réclamant « l'asile politique » au Vatican, ce que d'ailleurs le nonce du pape lui a refusé. Mais la cour de Rennes le 20 novembre 97 et le tribunal de Versailles le 6 janvier 98 se sont contentés de prononcer contre lui des peines d'amendes, ce qui n'entraînait pas la révocation de son sursis.



Noël Monier

Xavier Dor a donc eu seulement à purger son mois de semi-liberté, en se présentant chaque jour au centre de semi-liberté de Villejuif entre le 11 décembre 97 et le 10 janvier 98. Ce même jour, il remettait ça rue Ordener !

Xavier Dor a reçu le soutien des Associations familiales catholiques et de diverses personnalités, parmi lesquelles Mme Boutin, député UDF, et de nombreux élus FN dont Jean-Marie Le Chevallier. Selon Mme Fontana, présidente d'une autre association anti-IVG, Xavier Dor serait lui-même un proche de l'extrême-droite.

Manifestation après un meurtre

Le 9 janvier en fin d'après-midi, alors qu'il sortait du café Le Rugby, 110 rue de Clignancourt, Belkacem B., 26 ans, fils d'un commerçant du quartier, a été tué de deux balles par un assassin qui a pris aussitôt la fuite en moto.

La victime était "connue des services de police" pour de petites affaires de menaces et recel d'objets volés, mais il n'était pas considéré comme un malfaiteur vraiment dangereux. Une des hypothèses des policiers, c'est que, mêlé à un trafic (de drogue ou autre), il aurait gardé pour lui de l'argent ou de la marchandise.

Ce fait divers a été le catalyseur de l'inquiétude des habitants du quartier, qui vivent la dégradation de leur environnement et, parallèlement, la montée de la délinquance.

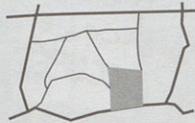
Un tract de l'association *Mieux vivre*

au Simplon disait : « L'existence sur le quartier d'ilots insalubres le rend vulnérable à ce type d'invasion et le problème de la toxicomanie et de la délinquance nécessite des mesures vigoureuses dans ce domaine. »

L'association demande que la Ville de Paris « prenne ses responsabilités vis-à-vis des immeubles qu'elle a acquis par voie de préemption et qu'elle laisse se dégrader depuis dix ans. (...) Les immeubles irrécupérables doivent être abattus avant cet été, ceux qui ont vocation à être rénovés doivent être immédiatement sécurisés pour mettre un terme aux tentatives d'invasion. »

Une manifestation a réuni environ 200 personnes le 23 janvier devant la mairie du 18e, afin d'exiger de Daniel Vaillant qu'il agisse vigoureusement en ce sens.

Goutte d'or



Château-Rouge : une permanence d'information

C'est la Semavip, société d'économie mixte de la Ville de Paris, qui est chargée de conduire la rénovation du secteur Château-Rouge (une trentaine d'immeubles à démolir et reconstruire, autant à réhabiliter). Cette société, qui avait déjà dirigé les études préalables, va ouvrir une permanence d'accueil et d'information pour les habitants, au 25 rue Stephenson.

Elle sera notamment l'interlocuteur pour tout ce qui concerne le logement et le relogement. Les habitants de ces immeubles doivent en effet tous être relogés, en principe sur le quartier. Un litige existe, rappelons-le, sur les dimensions des appartements à construire, la Ville de Paris ayant décidé de limiter la proportion de grands appartements (quatre pièces et plus) à un pourcentage inférieur à celui habituellement pratiqué dans les HLM. Cette orientation est critiquée par la plupart des associations du quartier et par la municipalité du 18e.

Bariani présidera la commission Goutte d'Or

La commission de concertation du quartier de la Goutte d'Or n'avait plus de président depuis plusieurs mois, depuis la démission d'Anne-Marie Couderc, adjointe au maire de Paris chargée de l'urbanisme. Dans un quartier classé en "développement social urbain" (DSU), le rôle de cette commission est essentiel en matière de rénovation et d'animation. L'impossibilité de la réunir risquait d'entraîner une paralysie. Officiellement, Mme Couderc avait démissionné pour des raisons d'emploi du temps : battue aux législatives, elle avait pris un emploi chez Hachette. Peut-être aussi des dissensions internes à la majorité parisienne sur la politique sociale ont-elles joué. Le problème a été réglé, au moins provisoirement : Didier Bariani, également adjoint au maire de Paris, va remplacer Anne-Marie Couderc en attendant une solution définitive.

Métro Barbès : re- prise des travaux ?

La RATP a annoncé aux associations du quartier que cette fois, promis juré, les travaux interrompus depuis plus d'un an vont reprendre au métro Barbès dès le début de février. Une baraque de chantier a été installée. Mais la RATP a déjà fait plusieurs fois cette promesse sans que les usagers voient rien venir. Cette fois sera-t-elle la bonne ?

Des habitants de la Goutte d'Or demandent l'ouverture de lieux d'injection pour les toxicomanes

Fatigués des nuisances engendrées jusque dans leurs immeubles par la drogue et constatant l'inefficacité de la répression, ils proposent de réexaminer à la base la politique menée en ce domaine.

C'est à la suite d'une réunion organisée par l'association EGO¹ avec les habitants des immeubles proches de son local d'échange de seringues, 56 boulevard de la Chapelle, que l'idée s'est concrétisée. Cette réunion avait été souhaitée par les riverains, à qui l'existence de ce local posait des problèmes de voisinage, malgré le suivi attentif de ce problème par EGO.

La distribution de seringues stériles

1. EGO (Espoir Goutte d'Or) est une association s'occupant de l'ensemble des problèmes liés à la toxicomanie : prévention, aide aux familles, assistance aux toxicomanes pour les aider à s'en sortir, suivi sanitaire, suivi des problèmes posés dans le quartier, etc...

aux toxicomanes en échange des seringues usagées est un des moyens efficaces de lutte contre la propagation du sida et des hépatites. Mais comme les usagers de drogue n'ont évidemment pas le droit de se piquer à l'intérieur du local d'EGO, certains le font dans les entrées des immeubles proches.

Les habitants de ces immeubles, qui s'étaient réunis avec EGO, n'ont pas remis en cause l'utilité du centre d'échange de seringues. Mais ils ont rédigé à l'intention du ministre de la Santé une pétition dans laquelle ils s'attaquent à un sujet tabou :

« Nous, habitants du quartier de la Goutte d'Or, (...) après avoir réfléchi ensemble sur les problèmes graves qu'entraîne la présence répétée

d'usagers de drogues dans nos immeubles (portes cassées, vandalisme, tentatives de cambriolage, agressions physiques et verbales, seringues souillées, sang sur les murs, etc.), problèmes qui suscitent nos craintes et nos inquiétudes, particulièrement en ce qui concerne la protection de nos jeunes enfants,

« Après avoir envisagé des réponses dans l'urgence (renforcement des portes, de leurs mécanismes de fermeture et différents procédés empêchant un accès direct) et constaté que celles-ci ne sont que palliatifs et ne font que déplacer le problème vers d'autres immeubles aux alentours, nous demandons l'ouverture de lieux d'injection, non seulement dans notre

(Suite page 12)

Le premier temple bouddhiste japonais en France se trouve rue Polonceau

Au 38 rue Polonceau, une petite maison fleurie, rescapée de la fièvre immobilière, a été aménagée en temple bouddhiste japonais depuis 1975. Cette maison provinciale, composée de deux pièces, est une ancienne maison de meunier du temps où ce coin était appelé "Butte des Cinq Moulins".

Le but de cette communauté bouddhiste, explique-t-on à la pagode, est de "créer une société de paix". « Le Seigneur Bouddha a fait sa règle de vivre sans tuer : "Ne tuez pas les êtres vivants." Aucun conseil n'est plus important. » Les cérémonies tournent autour de la récitation du Sutra du Lotus, que le Bouddha prêcha pendant sa vie de 72 à 80 ans. Elles comportent aussi des psalmodies de chants bouddhistes du Theravada, de chants de la tradition tibétaine, des autres congrégations d'Asie, et des autres traditions religieuses : hindouistes, islamiques, juives, chrétiennes... Car la tolérance caractérise cette religion.

Chaque année, les fidèles de la communauté bouddhiste de la Pagode de la Paix, fondée en 1917 par le bonze vénérable Nichidatsu Fujii (1885-1985), se réunissent avec leurs invités pour fêter l'anniversaire du temple Nipponzan Myohoji de la rue Polonceau. En juin dernier, ils étaient ainsi une cinquantaine, asiatiques et occidentaux, assemblés devant l'autel au-dessus duquel étaient suspendues deux lampes rouges ainsi que de nombreuses clochettes. L'ambassadeur de

Côte d'Ivoire en France était présent et a pris la parole pour expliquer sa conversion au bouddhisme lors de son exercice d'ambassadeur dans le pays du Soleil levant et sa volonté de construire un temple en Côte d'Ivoire. La cérémonie a été officinée par sept moines vêtus de toges jaunes et blanches, dont une femme, autour d'un autel recouvert de nombreuses offrandes, fruits, légumes, gâteaux, fleurs...

Cependant il n'est pas certain que l'on voie encore très longtemps à la Goutte d'Or les moines de la rue Polonceau dans leurs toges safran. Un vœu cher à tous serait en effet de trouver un endroit plus vaste avec un espace vert, peut-être en province...

Michèle Stein et
Marie-Pierre Larrivé

□ Le temple est ouvert tous les jours de 17 h à 18 h au 38, rue Polonceau.



Le culte comporte la psalmodie de chants bouddhistes, mais aussi d'autres religions...



Le temple est installé dans une ancienne maison de meunier. (Le quartier s'appelait autrefois "Butte des Cinq Moulins".)

Photos Thierry Nectoux et Jean-Michel Delage.

(Suite de la page 11)

quartier mais aussi dans d'autres arrondissements de Paris, comme cela se fait dans d'autres pays tels que la Suisse et l'Allemagne.»

L'association Paris-Goutte d'Or, association la plus représentative des habitants de l'ensemble du quartier, a publié ce texte en première page de son bulletin interne et a engagé pour sa part une réflexion de fond sur ces problèmes.

En effet la politique de répression a montré ses limites : l'effort fait ces derniers mois par la police pour lutter contre le trafic de drogues à la Goutte d'Or est incontestable, et pourtant les problèmes que constatent tous les jours les habitants de certaines rues n'ont pas diminué.

Les responsables de Paris-Goutte d'Or se demandent donc s'il ne faut pas repenser à la base la politique menée en la matière. Dans le prochain numéro de leur revue trimestrielle, qui devrait être mis en vente d'ici peu chez les dépositaires du quartier, ils vont consacrer tout un dossier à ces problèmes, exposant notamment des expériences menées dans divers pays étrangers.

Ils ont aussi décidé de prendre contact avec les autres associations de quartier du 18e, car beaucoup d'entre elles, à commencer par celles de la Chapelle bien sûr, mais aussi à Simplon, du côté de la place Clichy ou de la Porte Montmartre, et même dans certains coins de la Butte, sont également confrontées aux problèmes néés de la toxicomanie.

René Molino

Un débat sur la drogue

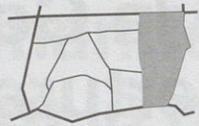
A l'occasion de la parution du livre de Sylvie Geismar-Wieviorka "Les toxicomanes ne sont pas tous incurables", une projection de film suivie d'un débat, a été organisée par la Librairie des Abbesses au Studio 28 le 19 janvier, avec notamment Leïla Chala, de l'association EGO, et Anne-Christine Gauthey, médecin et adjointe au maire du 18e.

La toxicomanie est sortie à partir des années 70 de la marginalité pour toucher une population plus étendue en utilisant la pauvreté comme vecteur, a rappelé Sylvie Geismar-Wieviorka. L'approche psychanalytique selon laquelle la cause de tout mal-être est à rechercher au niveau de la problématique personnelle se trouve dès lors limitée.

On a évoqué les soins médicaux et les limites de leur efficacité. On a parlé de la distribution de seringues stériles. La politique de prohibition a été également en débat : elle n'a pas empêché le développement de la consommation mais a eu des effets pervers : prix élevés, donc délinquance, apparition de "sous-drogues" aux effets ravageurs, tel le crack. Plusieurs intervenants ont évoqué la légalisation avec contrôle médical des produits. Mais celle-ci remettrait en question la principale ressource financière de la mafia...

Christian Adnin

Chapelle



Les écoles bloquées par les parents le 12 janvier

La mairie de Paris continue d'affirmer que la nouvelle école et le collège promis à la Chapelle ne pourraient pas ouvrir avant 2002. La coordination des parents d'élèves continue d'affirmer que c'est possible en 1999.

« **L**e Grand Stade pour la Coupe du monde de foot s'est construit en deux ans. Pourquoi faut-il cinq ans pour construire une école ? » demandait un tract de la coordination des parents d'élèves du quartier de la Chapelle, annonçant une manifestation le 28 janvier devant l'école préfabriquée rue de Torcy.

Ces baraquements préfabriqués avaient été installés en 1995. Ils étaient conçus pour durer un an, deux, trois ans au grand maximum, en attendant qu'une vraie école, en dur, soit construite. M. Tibéri, maire de Paris, avait promis cette nouvelle école, de douze classes. Mais à la rentrée 1998 les préfabriqués seront toujours là et la mairie de Paris annonce que la nouvelle école ne pourra être ouverte qu'en... 2002 !

Même chose pour le collège, qui lui aussi ne verrait le jour qu'en 2002.



12 janvier à l'aube, devant l'école maternelle de la rue de Torcy

Alors, depuis le 11 décembre, sans désespérer, les parents occupent l'école préfabriquée. Les classes se déroulent normalement ; c'est le bureau du directeur qui est occupé, c'est le fonctionnement administratif qui est empêché.

En outre, le 12 janvier, les membres de la coordination ont occupé les sept écoles du quartier (Torcy préfa, Torcy maternelle, Torcy élémentaire, Gadeloupe, Maurice Genevoix, Evangile, Tchaïkovski) en décidant, pour une journée, d'empêcher les classes. Ils avaient averti tous les parents à l'avance par tract : « Nous bloquerons l'entrée de l'école. Nous vous demandons de garder les enfants. »

Echéancier contre échéancier

Opération totalement réussie : non seulement aucune des sept écoles n'a pu ouvrir, mais il ne s'est présenté à chacune que deux ou trois élèves, dont les parents n'avaient pas eu le tract. Pour ceux que leurs parents ne pouvaient pas garder à la maison, la coordination avait organisé une garderie.

La quasi-totalité des parents ont accepté sans la moindre protestation de s'organiser pour garder leurs enfants ou les faire garder par des voisins, et un grand nombre d'entre eux

sont venus apporter leur soutien aux "piquets de grève des parents".

Mais tout cela ne semble pas perturber outre mesure M. Goasguen, adjoint au maire de Paris chargé des affaires scolaires.

M. Goasguen a remis aux représentants des parents un échéancier d'où il ressort qu'il est impossible, absolument impossible compte tenu des procédures obligatoires (achat des terrains, appels d'offres, etc.) de faire plus vite. Les parents ont consulté des spécialistes de droit administratif et des architectes, ils ont réuni des exemples prouvant qu'ailleurs des écoles ont été construites en beaucoup moins de temps.

Ils ont ainsi prouvé que les calculs de M. Goasguen sont faux, et que, si la mairie de Paris parle de 2002, c'est parce que pour elle la construction d'une nouvelle école et d'un collège à la Chapelle n'est toujours pas une priorité, ni dans le budget ni dans le déroulement administratif.

Pour les parents, si. A leurs yeux il y a urgence. Ils continuent à affirmer que l'ouverture de l'école et du collège à la rentrée 1999, c'est possible. Ils ne relâchent pas la pression et ont réfléchi à de nouvelles actions spectaculaires.

7 et 8 février : Regazzoni ouvre les portes de la Halle Pajol

Carlos Regazzoni, peintre-sculpteur argentin, est de retour dans le quartier de la Chapelle. Il a passé ces huit derniers mois dans le désert de Patagonie à ériger deux gigantesques « pétrosaures » (dinosaures sculptés avec des ferrailles des anciennes exploitations pétrolières Total).

Avant de partir, il avait rencontré les enfants de l'école de la rue de l'Evangile, qui étaient venus dans son atelier le voir travailler, après avoir admiré ses œuvres exposées à l'époque dans le hall de la gare de l'Est. Le contact avait été chaleureux. Regazzoni leur avait offert un petit pétrosaure en signe d'amitié.

Carlos revient d'Argentine et les enfants de l'école de la rue de l'Evangile l'attendaient la tête pleine de rêves de Patagonie. Les CM1 vont chaque semaine peindre et sculpter à côté de lui. De là est né le projet d'une exposition commune et d'une opération por-

te ouverte : les 7 et 8 février, 48 heures où expositions, clips, tournages, musique, performances de l'artiste et... buvette seront au rendez-vous.

Cette opération voit le jour grâce au concours de l'association La Chapelle, de Franck Joseph, réalisateur audiovisuel, avec la participation des ministères de la culture français et argentin, ainsi que la SNCF et Total austral.

Regazzoni ou les bull-dozers

Invité par la SNCF, Regazzoni a investi il y a plus d'un an la Halle Pajol, ancien bâtiment de messagerie désaffecté dont il a fait son atelier. Ses réalisations, aux dimensions imposantes, fixent l'artiste dans ce lieu et ni lui, ni les habitants du quartier ne désirent voir les bulldozers entrer en action au profit du programme immobilier impopulaire de la "ZAC Pajol". Pourtant, le permis de démolir est affiché et il est

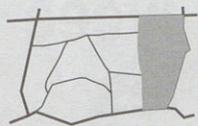
applicable depuis le 1er janvier.

Mais l'artiste a des projets. Il propose d'élaborer une recherche originale sur trois ans, en forme de triptyque, avec un nouveau thème chaque année. Pour commencer, "La volacion", autour des figures mythiques des aviateurs qui ont relié l'Argentine et la France, à l'heure de l'Aéropostale.

Les habitants du quartier accueillent ce projet avec enthousiasme : il se combine avec leurs aspirations, faire de la Halle Pajol un lieu de rencontre et d'échange, un espace permettant de répondre aux besoins culturels et sociaux du quartier. Le projet de Regazzoni permet d'espérer que le quartier de la Chapelle soit davantage connu pour son nouveau pôle attractif que pour ses problèmes de pollution, de toxicomanie et son manque crucial d'équipements scolaires.

Laurence Zigliara

Chapelle



17 h 10 en famille, un soir de Ramadan...

Du Ramadan qui s'est achevé le 29 janvier, nous ne connaissons souvent que les magasins de pâtisserie à la Goutte d'Or et les soirées qui se prolongent. Pourtant, cette obligation religieuse des musulmans est d'abord un rendez-vous spirituel et convivial.

Reportage chez une famille de la rue du Département, dans le quartier de la Chapelle.

Dehors, janvier étale sa grisaille au-dessus des fumées du dépôt SNCF. Dedans, la pendule qui tictaque dans la cuisine dispute le fond sonore aux raclements des perruches dans leur cage et aux ritournelles des clips à la télé. Il est 16 h 30, on est en plein Ramadan et le temps s'accélère légèrement pour Fatima Ouahabi et les siens : dans quelques minutes, le jour fera place à la nuit et ce sera le *maghreb*, l'heure où les musulmans "cassent" le jeûne.

Chez les Ouahabi, c'est le moment où le café au lait et la *harira* (soupe épaisse avec des légumes, de la viande et des pois chiches) chantonnent sur le feu, où les dattes et les gâteaux de miel et d'amandes glissent dans des assiettes.

L'exotisme culinaire oriental rivalise ici avec l'ordinaire occidental : « On mange ce dont on a envie : hier, un gâteau au chocolat. Aujourd'hui, les enfants voulaient une pizza. Vous savez, le Ramadan en France, ce n'est pas pareil qu'au pays, il faut s'adapter », explique cette femme née en France de parents algériens qui se sont connus en France.

Le jeûne à l'usine

Contrairement au Maghreb, les horaires d'ouverture des commerces, de sortie de bureau et d'école ne changent pas pendant ce mois de Ramadan. Conséquence : le mari de Fatima, qui travaille chez Renault, ne rejoindra sa famille que vers 22 heures, après avoir rompu seul le jeûne sur le pouce dans l'usine, lors d'une pause négociée contre un travail ininterrompu à midi. Et demain, Linda, la cadette de douze ans qui entame cette année son premier mois de carême complet, ira comme d'habitude à son cours de danse à 15 h 30.

Pour l'heure, cette jolie brunette revient du collège et s'enquiert de l'heure du coucher du soleil de ce jour. C'est à 17 h 10, dans dix minutes. Fatima Ouahabi branche Radio Orient et ouvre la porte à sa mère qui habite l'étage en-dessous. Fichu noir sur la tête et henné aux mains, la mère de Fatima est une *hadja* - terme désignant ceux et celles qui ont fait le pèlerinage de la Mecque. Vivant en France depuis cinquante ans, elle n'a jamais manqué un Ramadan.

La quatrième prière

Devant les chanteuses en caraco qui se tortillent sur M6, elle et sa fille s'installent pour la quatrième prière du jour. Hadja, qui porte une prothèse au genou, reste assise et psalmodie, recueillie, le petit doigt levé en

symbole de l'unicité du Dieu qu'elle respecte.

Une inclination, puis Fatima se prosterne, le front contre le tapis tourné vers la Mecque, trois fois de suite.

Fatima, qui ne sacrifie au rite de la prière que pendant le Ramadan, s'est couvert les cheveux pour l'occasion.

Quand la prière est terminée arrive Larbi, le mari d'Hadja qui vient de se recueillir à la mosquée. La famille s'installe autour de la table pour le *ftour*, la rupture du jeûne : une dattes, un bol de soupe, quelques « mouchoirs » (gâteaux pliés en quatre)... Le *ftour* est un repas léger, transition avant le véritable dîner tard dans la nuit.

En attendant l'heure où Larbi retournera à la mosquée pour la dernière prière (celle où on récite des sourates du Coran, qui doit être lu entièrement pendant ce mois), on parle du petit Mehdi, 7 ans, qui jeûnera peut-être pour la première fois le 27e jour qui suit la Nuit du destin, celle où le pur d'entre les purs voit tous ses souhaits s'exaucer. On regarde la photo de Linda en habit de mariée traditionnelle, dont on revêt les petites filles pour les récompenser de leur premier jour de jeûne.

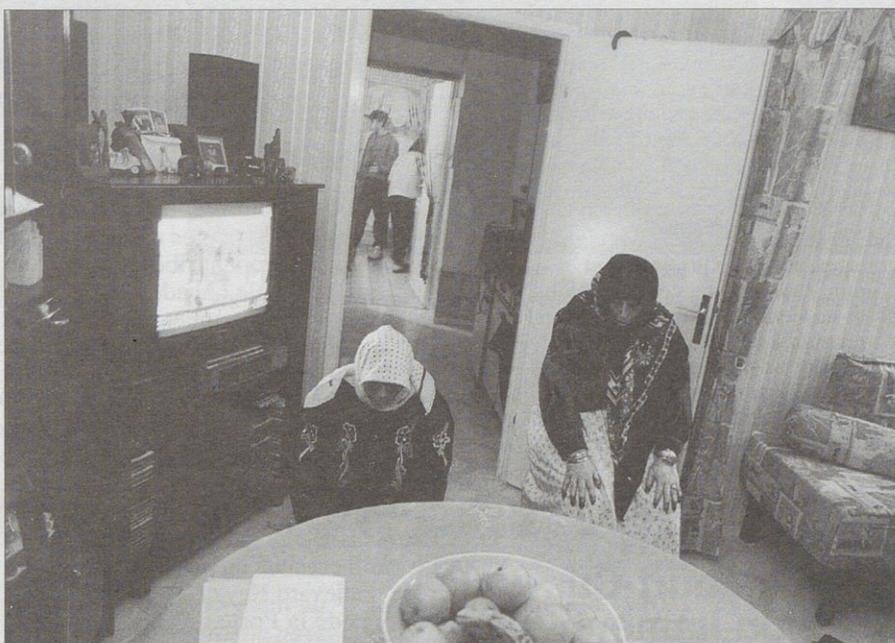
Tout en égrenant son chapelet, Hadja explique le principe du Ramadan : faire l'expérience un mois durant du jeûne imposé aux affamés. « On jeûne et on prie et quand on mange, d'une façon ou d'une autre, on doit partager. »

Si l'usage veut que tous les croyants donnent 30 francs par personne, on peut aussi donner de la nourriture aux

nécessiteux ou encore recevoir des gens à sa table. Nadia Bouali, la voisine du premier, cuisine pendant le ramadan pour pas moins de cinq cousines, neveux, belle-sœurs d'Algérie en plus de son mari et de ses cinq enfants.

Après le dîner, les Ouahabi iront échanger gâteaux et nouvelles du pays avec les Bouali, parfois jusqu'à deux, trois voire quatre heures du matin. Pour se lever, sans souciller, à 5 h 30 pour préparer le petit déjeuner avant l'aube. « Le Ramadan, conclut Fatima, c'est sacré. Même si on est intéressé, il faut le faire pour garder les racines. Et puis de toute façon, c'est mon mois préféré. »

Nathalie Birchem-Heddi



Sans un regard pour la télé qui continue ses émissions, Mme Ouahabi et sa mère accomplissent le rite de la prière cinq fois dans la journée.

Le Ramadan dans l'Islam

■ **Rites.** Le Ramadan est le troisième des cinq piliers de l'islam. Le croyant en âge et en état de jeûner (les enfants non pubères, les femmes enceintes et les malades en sont dispensés) s'abstient de boire, de manger et d'avoir des relations sexuelles pendant trente jours entre le lever et le coucher du soleil. Ces cinq piliers fixent les obligations sacrées de la religion musulmane, le reste (port du foulard par exemple) n'étant que des recommandations. Les autres piliers sont la profession de foi, les cinq prières quotidiennes, l'aumône aux pauvres et le pèlerinage à la Mecque (pour ceux qui en ont les moyens).

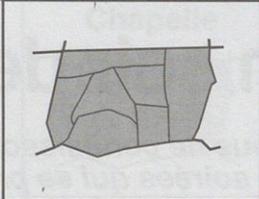
■ **Calendrier.** Chez les musulmans, il suit le cycle de la lune et comprend onze mois. Neuvième mois de ce calendrier, le Ramadan avance donc de onze jours chaque année par rapport au calendrier chrétien.

■ **Historique.** Pendant le mois du Ramadan, le prophète Mahomet a reçu, sous la dictée, le message d'Allah transmis par l'archange Gabriel, en 610 après JC. Recueilli dans le Coran, ce message qui prône la croyance en un Dieu unique a fait des adeptes mais a déclenché également l'hostilité des autorités de la Mecque, obligeant Mahomet à se réfugier à Médine. Cette migration en 622, appelée *Hégire*, marque le début de l'ère musulmane.



C'est à l'heure officielle du coucher du soleil, aux alentours de 17 h, que les musulmans peuvent rompre le jeûne qui a duré toute la journée.

Photos Jean-Michel Delage



Chapelle

Deux clubs d'amis des arbres récompensés

Deux groupes de jeunes du quartier de l'Évangile, "Naturel 18" et "Chlorophylle" comptent parmi les 38 lauréats du concours national de la Fondation Nicolas Hulot pour la Nature et pour l'Homme. Ils sont récompensés pour avoir, à la fin de l'année, transformé chaque arbre de la rue commerçante en arbre de Noël. Cette décoration était accompagnée d'une campagne de sensibilisation dans les vitrines sur le thème de l'arbre (dessins, poèmes, sculptures, collages, etc.). Au printemps et chacun à son niveau, ces deux clubs, basés au Centre d'animation Hébert, s'initieront à la sylviculture et à la vie des forêts pour ensuite rendre compte de leur expérience à travers de nouvelles initiatives publiques en collaboration avec les commerçants.

Clignancourt

Fin de l'OPAH Clignancourt-Custine : un immeuble sur deux rénové

L'OPAH Clignancourt-Custine a été un grand succès. OPAH (opération programmée d'amélioration de l'habitat) : cette expression barbare désigne un programme d'aides financières aux propriétaires, sur une période donnée et dans un périmètre donné, pour qu'ils fassent les travaux nécessaires de réhabilitation de leurs immeubles. L'aide prend la forme de subventions ou de prêts à des conditions avantageuses. L'OPAH sur le secteur Clignancourt-Custine a duré trois ans et a pris fin le 31 décembre 1997. Deux immeubles sur trois du secteur ont fait l'objet d'expertises et de conseils, un immeuble sur deux a fait l'objet de travaux. Une structure administrative légère va être maintenue quelques temps encore pour le suivi des derniers dossiers et le paiement des subventions qui restent à verser.

Opération "sans voiture" au marché du Poteau

Après la Butte Montmartre, les Verts du 18^e ont décidé de porter leur action en faveur de la réduction de la circulation automobile sur le marché du Poteau. Chaque dimanche, des centaines de personnes font leurs courses au milieu de quelques voitures prêtes à tout pour ne pas faire un détour. Pour mettre fin à cette situation, les Verts organisent le dimanche 1^{er} février de 11 h à 13 h un blocage de la circulation automobile au marché du Poteau. Ils renouveleront cette action symbolique chaque premier dimanche du mois jusqu'à ce que la circulation soit interdite dans cette portion de voie les jours de marché.

Professeurs et élèves du lycée Rabelais font grève pour les classes d'enseignement général

Professeurs, élèves, parents d'élèves du lycée Rabelais ont eu beau multiplier les démarches, faire grève, manifester, jusqu'à présent ils n'ont pas réussi à faire bouger la position des autorités : la suppression des classes d'enseignement général à la rentrée 1998 reste programmée.

Le 8 janvier, le proviseur du lycée a annoncé au conseil d'administration qu'en raison de la diminution des heures d'enseignement qui lui seront attribuées par l'Éducation nationale (Académie de Paris), les classes de première L, S et ES seraient supprimées dès la rentrée 1998, ce qui entraînera en 1999 la suppression également des terminales correspondantes.

Le lycée Rabelais, qui compte actuellement 1127 élèves, est le seul lycée du 18^e. Beaucoup d'habitants de l'arrondissement ignorent son existence, car il est situé un peu à l'écart, entre le boulevard Ney et le périphérique, près de la Porte de Clignancourt.

Pour l'essentiel, c'est un lycée technique, spécialisé dans les professions médico-sociales. Dans ce domaine, il dispense un enseignement de haut niveau, comportant même, après le bac, des préparations à des BTS, une école d'infirmières et une école d'assistants sociaux. Mais à côté des filières techniques, il y a des classes d'enseignement général, préparant aux baccalauréats littéraires ou scientifiques. C'est l'existence de celles-ci qui est remise en cause.

L'inconvénient d'une situation géographique excentrée

Pour comprendre les problèmes de Rabelais, il faut savoir que, lors de l'entrée en seconde, les élèves peuvent indiquer leurs préférences entre plusieurs lycées. Seule une minorité des élèves du 18^e arrondissement indique Rabelais en première position, pour des raisons diverses : proximité (les habitants du sud de l'arrondissement sont plus près géographiquement de Jacques Decour ou Jules Ferry, bien que ces deux lycées soient dans le 9^e), ancienneté plus grande (et donc prestige supérieur) d'autres lycées...

Surtout, la situation excentrée de Rabelais le fait considérer par beaucoup comme un lycée destiné aux élèves en difficulté, donc d'un niveau plus bas. Ce qui n'est pas forcément

1. Il ne faut pas confondre les lycées proprement dits (lycées d'enseignement général ou techniques, qui préparent au bac général ou technologique) avec les lycées professionnels (LP) qui préparent au CAP, au BEP et au bax professionnel. Il y a plusieurs LP dans le 18^e, mais un seul lycée, Rabelais.

exact : selon les chiffres récents, son taux de réussite au bac scientifique était faible (43 %), mais satisfaisant pour le bac littéraire (77 %) et excellent pour les bacs techniques (atteignant 81 %).

Rabelais n'est pas un lycée "à problèmes" : pas de violences, pas de murs tagués...

Quoi qu'il en soit, on ne compte cette année que 24 élèves en classe de première S, seulement 8 élèves en première L, et 16 en première ES (ces deux dernières classes suivant ensemble une grande partie des

des filières techniques, se sont mobilisés pour la défense des filières générales. Ils ont fait cinq jours de grève, suivie par les deux tiers des enseignants, plusieurs manifestations devant la mairie du 18^e, au rectorat, devant l'inspection d'académie, avec selon les jours entre 75 et 300 participants.

Leur principal argument : le risque d'une "ghettoïsation" des quartiers périphériques de Paris. Il faut savoir qu'en même temps que le lycée Rabelais, d'autres lycées situés près du périphérique nord sont menacés : il



Des professeurs et des élèves de Rabelais sont venus en cortège de la porte de Clignancourt manifester devant la mairie du 18^e.

cours). «Mais, nous dit M. Munoz, responsable du syndicat SNES de Rabelais, il appartient aux services de l'Académie d'effectuer la répartition des élèves, en tenant compte de leurs préférences, mais aussi des possibilités d'accueil des établissements. C'est bien l'administration de l'Éducation nationale qui a fait le choix de vider les classes générales de Rabelais pour entasser les élèves dans celles d'autres lycées.»

Lycée technique de haut niveau ou lycée polyvalent ?

On dit que, pour sa part, le proviseur ne tient pas outre mesure aux classes générales, préférant diriger "un grand lycée des professions médico-sociales", avec création d'une ou plusieurs formations supplémentaires après le bac.

En revanche, la majorité des professeurs et des élèves, y compris ceux

est question d'une diminution des heures d'enseignement à Balzac, et même d'une fermeture totale de Malarmé (tous deux dans le 17^e). Pour les élèves et professeurs de Rabelais qui manifestent, pas de doute : le 18^e doit avoir un lycée général.

Ils se disent déçus de ne pas avoir été reçus par Daniel Vaillant, maire du 18^e. Celui-ci, du fait de sa position au gouvernement, pourrait peser dans leur sens. Il s'était d'ailleurs prononcé, lors de la campagne des municipales, pour le maintien de la filière générale à Rabelais.

Interpellé à ce sujet lors du conseil d'arrondissement du 12 janvier dernier, il a fait une réponse embarrassée et floue, d'où il ressortait seulement qu'il avait discuté de cette affaire avec son collègue Claude Allègre. Mais pour l'instant, semble-t-il, sans résultat.

Noël Monier



L'équipe de foot de l'APPC (Association Portugaise de la Place Clichy), réunie au Lagoa Bar rue Montcalm, devant les vitrines où figurent les coupes qu'ils ont gagnées.



Les Portugais sont nombreux à travailler comme gardiens d'immeuble. Ici, Mme Carvalho, concierge rue Seveste, et son fils.

18^e ENQUÊTE

Portugais dans le 18^e : le cœur entre Paris et le pays

« Chez nous c'est un couple de Portugais qui tient la loge de concierge. » Qui n'a pas entendu une fois ces mots lorsqu'on évoquait cette communauté ?

Il n'y a pas de quartier portugais dans le 18^e. Pourtant ils sont nombreux dans l'arrondissement, venus en France en majorité dans les années 60 et au tout début des années 70, période où le flux migratoire fut le plus important. Ils gardent des liens étroits entre eux, et un fort attachement au pays d'origine.

Gardiennes d'immeubles

Elisabeth Domingues est gardienne d'immeuble, comme le sont encore beaucoup de Portugais à Paris. Pour elle et son mari Augousto, l'attachement à leurs racines passe par la langue maternelle : « A la maison nous parlons portugais avec notre fille Elodie, 8 ans. Il est important à nos yeux qu'elle connaisse le portugais. »

Pour Maria Cardosos, gardienne elle aussi, c'est le câble qui lui permet de garder le contact avec son pays. « J'adore regarder le fado à la télé, et je suis régulièrement les informations de

mon pays. » Elle évoque avec un pincement au cœur son départ en retraite : « Je rentrerai au pays mais mes enfants, eux, resteront en France. »

Amalia Cardoso et Zulmira De Sa, deux sœurs jumelles, tiennent chacune une loge. Amalia manifeste quelques regrets lorsqu'elle évoque son pays : « Oui, je me plais en France, mais j'ai une préférence pour le Portugal et son soleil... » A l'opposé, sa sœur affirme sans ambages : « Je tiens à faire ma vie en France. J'irai régulièrement au Portugal tant que j'y ai des proches encore en vie. Mais après, je ne sais pas... »

Les Portugais ne se heurtent plus que rarement aux problèmes de xénophobie. Ils participent à la vie du quartier. Là où ils travaillent comme gardiens, ils sont les pivots des relations entre les habitants. « Il y a une véritable confiance qui s'est instaurée entre les résidents de l'immeuble et nous, confie Mme Lameirao. Je leur rends un maximum de services, qu'ils me retournent au moment des étrennes. »

Une passion pour le football

Fatima et Horacio Da Cruz ont passé la moitié de leur vie en France, ayant quitté le Portugal

au début des années 1970. Dans un immeuble cosu, ils partagent un petit appartement avec leur fille Carina.

Fatima est couturière. « Nous avons fait de gros sacrifices et beaucoup travaillé pour élever nos deux filles et leur permettre de faire des études », dit-elle. Horacio, après avoir passé quelques années dans le bâtiment, compte déjà trente années chez Citroën à Saint-Ouen. Il proclame, avec coquetterie, qu'il a le même poids qu'il y a quarante ans, à l'époque où il jouait au football à un assez haut niveau.

Horacio affiche une passion immodérée lorsqu'on évoque le football. Son visage mince s'illumine lorsqu'il montre de vieilles revues jaunies par le temps. Une page de journal montrant l'équipe de Benfica, championne d'Europe pour la saison 1961-62, évoque pour lui une brûlante nostalgie. Sa mémoire est impressionnante en matière footballistique, et le câble lui permet de suivre de nombreuses rencontres où sont engagées des équipes portugaise.

« L'équipe nationale du Portugal ne sera pas là pour la phase finale de la Coupe du monde, c'est vraiment une injustice lorsqu'on repense à la rencontre contre l'Allemagne. »

Venus du monde rural, les Da Cruz restent très attachés à leur région d'origine, au sud de Lisbonne, où ils retournent chaque été.

Le besoin de se retrouver

Pour les Portugais immigrés, la redécouverte de leur patrimoine culturel à travers une vie associative très intense leur permet de garder le contact avec leurs compatriotes : fêtes, activités folkloriques, sport... Ils ont un besoin viscéral de se retrouver, d'échanger des idées.

Dans une petite rue tranquille, au 13 rue Montcalm, le Lagoa Bar est un lieu de convivialité où se rencontrent joueurs et supporters de l'Association portugaise de la place Clichy. C'est très animé en fin de semaine. Le samedi, le championnat du Portugal alimente les conversations et quelques-uns dévorent le journal *La Bola*, le journal sportif portugais le plus populaire, ven-

Entre 1960 et 1972...

La présence des Portugais en France est ancienne : ils apparaissent déjà dans le recensement de 1921. Mais c'est entre 1960 et 1972 que se sont produites les plus grandes vagues d'immigration portugaise : leur nombre passa de 50 000 à près de 760 000. La France avait besoin de main d'œuvre et, eux, ils avaient besoin de travail, car la dictature d'extrême-droite qui dirigea leur pays durant plus de quarante ans, jusqu'en 1974, l'avait maintenu dans la misère.

Au milieu des années 60, aux immigrants économiques se sont ajoutés des exilés politiques,

notamment des jeunes qui refusaient de faire les guerres coloniales en Afrique.

Les Portugais en France ont travaillé très dur et vécu durant des années dans des conditions de logement épouvantables.

Dans la région parisienne existaient plusieurs grands bidonvilles où les immigrés logeaient dans des baraquements de planches, de tôle ou de parpaings, au milieu de la boue, loin de tout commerce et de tout service public. Les plus grands bidonvilles de la région parisienne étaient ceux de Nanterre, habités essentiellement par des Algériens, et le bidonville por-

tugais de Champigny où vivaient 15 000 personnes. (Il a été détruit en 1969.) Il y avait également des Portugais dans les bidonvilles des Francs-Moisins à Saint-Denis, de La Courneuve, de Massy, etc...

C'est une période dont ceux qui l'ont vécue n'aiment pas parler.

Aujourd'hui, les immigrants portugais se sont remarquablement intégrés à la société française, tout en gardant très vivaces leur attachement au pays d'origine et leur sentiment d'appartenir à une communauté de culture, qui se manifeste à travers l'existence de très nombreuses associations.

Au restaurant **Patio das Cantigas**, boulevard Ney, souvent des musiciens viennent évoquer le pays.

La guitare portugaise a douze cordes, c'est la guitare du fado.



du en France. Chaque dimanche matin, l'équipe de l'association dispute le championnat FSGT.

L'association, en fait, est née de l'équipe de foot. Ce sont les joueurs qui en ont eu l'idée, à l'époque, avant 1979, où ils se donnaient rendez-vous chaque dimanche place Clichy avant d'aller disputer leur match. Le *Lagoa Bar* est devenu en quelque sorte le local de l'association. L'établissement est dirigé par Ricardo Mingatos.

Serafin, Luis et Antonio devisent autour d'une table dans ce petit café où les trophées trônent par dizaines, soigneusement rangés sur des étagères. Les fanions de nombreuses équipes de France et d'Europe attestent des déplacements effectués par l'équipe dans l'hexagone et à l'étranger. «*Au début*, se souvient Antonio, qui est dans l'équipe depuis quinze ans, *les joueurs payaient leur équipement, c'était en fait une bande de copains qui se retrouvaient, sans soutiens extérieurs.*»

Serafin s'exprime volontiers sur son intégration en France : «*J'aime la France, j'y suis attaché, mais je n'oublie jamais que je suis d'origine portugaise...*»

Association professionnelle

Antonio Salgueiros a créé en 1995 l'Association culturelle portugaise des arts et métiers (125 rue Championnet). A travers celle-ci, qu'il veut chaleureuse, il joue un rôle social et éducatif. «*Notre association est un lieu d'échanges, de contacts professionnels où nos membres trouvent une deuxième famille. Nous servons des spécialités portugaises à ceux qui veulent se restaurer.*» Lui aussi s'occupe d'une équipe de football, Salgueiros F.C., dont il est le président. «*Elle est composée de jeunes de 17 à 20 ans et j'essaye modestement d'avoir un rôle éducatif en encadrant ces jeunes, dont quelques-uns sont en difficultés.*»

Près de 250 fidèles

Depuis quelques mois, le Père Ribeiro est l'aumônier de la communauté portugaise de la paroisse Notre-Dame-de-Clignancourt. Dans cette église, située juste en face de la mairie du 18e, chaque dimanche matin il célèbre la messe en langue portugaise.

Abilio Jordao est l'un des responsables de cette communauté catholique : «*Nous comptons près de 250 fidèles. La messe en portugais, célébrée depuis quinze ans, nous permet de renforcer nos liens. Nous organisons aussi chaque année plu-*



Le père Ribeiro est l'aumônier de la communauté portugaise du 18e. Tous les dimanches, il célèbre la messe en portugais à l'église Notre-Dame-de-Clignancourt. Une assez forte pratique religieuse est une des marques de l'attachement à la culture d'origine.

sieurs fêtes où nous nous retrouvons entre compatriotes.»

Pour les jeunes, comme Carlos et Joseph rencontrés sur le parvis de l'église, qui ont passé la plus grande partie de leur vie en France, «*la messe célébrée par un prêtre de notre communauté nous permet de nous rattacher à notre pays d'origine, le Portugal.*» Mais lorsqu'on leur demande s'ils souhaiteraient partir au Portugal, ils hésitent. Leur culture principale est quand même la culture française, c'est ici qu'ils sont allés à l'éco-

le, qu'ils se sont fait des amis, ils veulent se sentir intégrés ici, même s'ils refusent de se défaire de leurs liens affectifs avec le Portugal.

Produits typiques

M. et Mme Azevedo ont eu, il y a deux ans, l'opportunité de reprendre un pas-de-porte commercial, rue Eugène Carrière. «*Nous avons voulu ouvrir une boutique vendant des produits typiques de notre pays. Naturellement, nos clients sont en majorité d'origine portugaise, mais des personnes de toutes origines viennent également faire leurs achats chez nous.*» La morue (*bacalhau*), le fromage, la charcuterie de montagne, le pain à la farine de maïs ainsi que le porto et le vin du pays, rouge et blanc (*vinho verde*) font le bonheur de la clientèle. M. Azevedo est également présent sur plusieurs marchés parisiens.

Restaurants portugais

On ne peut passer sous silence la présence de restaurants portugais dans le 18e.

Le *Patio das Cantigas*, 105 boulevard Ney, évoque parfaitement le pays avec d'un côté de la salle une jolie mosaïque représentant un patio, et de l'autre côté, contre le mur, des guitares dont l'une à douze cordes (c'est la guitare portugaise, pour le fado) ornée d'un foulard. Une multitude de cadres tapissent les parois avec des photos de chanteurs de fado, parmi lesquels bien sûr Amalia Rodrigues.

Le midi, le serveur de Mme Soares s'active avec gentillesse dans une salle pleine. «*Nous avons le midi un menu tout compris à 59 francs, la bouteille de vin du pays est sur la table, confie Carlos. Le soir, les spécialités avec différentes présentations de la morue, qui est la base de très nombreux plats traditionnels. Le vendredi et le dimanche soir, nous faisons des soirées fado.*»

Joaquim Brandao, patron affable à l'allure svelte, dirige depuis 1982 le *Lisbonne*, 40 rue Championnet, établissement portugais depuis 1967, avec un menu à 100 francs (vin compris). «*Notre maison est connue bien au-delà de la communauté portugaise. Depuis plus de trente ans, on vient y apprécier les spécialités comme la morue, le riz aux fruits de mer ou la cataplana de poisson, sans oublier le spectacle de fado en fin de semaine.*»

Joaquim Brandao évoque volontiers ses premières années en France. «*Lorsque je suis arrivé en 1966, après avoir quitté le Portugal pour des raisons économiques mais aussi politiques (Salazar était au pouvoir), j'ai dû me battre pour faire mon trou. Aujourd'hui, très honnêtement, malgré l'attachement que j'ai pour la France, mon cœur est toujours portugais.*»

Michel Germain
Photos Thierry Nectoux

Quelques chiffres...

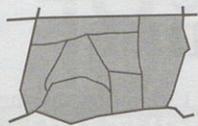
Les Portugais en France travaillent massivement dans le secteur industriel (71 %, contre 38 % seulement des Français) et spécialement dans le bâtiment et les travaux publics.

Les jeunes issus de cette immigration ont pendant longtemps arrêté leurs études assez tôt, pour travailler. Il semble que, dans la région parisienne en tout cas, ce soit de moins en moins le cas.

Selon une enquête de la revue Hommes et migrations (décembre 97), ils se trouvent actuellement à 70 % dans des filières d'enseignement général.

Parmi ceux qui sont nés en France, et qui pour la plupart ont la nationalité française, l'usage de la langue portugaise dans la famille s'effectue en alternance avec le français (46 % seulement déclarent parler très souvent en

portugais avec leur père), mais cela n'empêche pas que 93 % d'entre eux manifestent le désir de faire apprendre le portugais à leurs futurs enfants. Ils se disent majoritairement très attachés à leurs racines en même temps qu'à la culture française (69 % sont membres d'une association portugaise, mais 72 % d'entre eux se disent peu informés de l'actualité au Portugal).



Avis de naissance : le *Chum rose*, «revue de poésie courtoise et ménagère»

Ah Messieurs, on ne ventera jamais assez les mérites des arts courtois et ménagers ! Pour apprendre aux compagnons de ces dames comment les pratiquer assidûment, voici le *Chum rose*, «revue de poésie courtoise et ménagère», éditée par Richard Belfer depuis son appartement, 7 rue André Del Sarte.

Le *Chum rose*, cette expression est québécoise : un «chum», c'est un copain du côté de Montréal ; et un «chum rose», c'est cet oiseau rare qui s'attelle joyeusement aux tâches ménagères pour que sa compagne puisse se prélasser ou vaquer à ses activités professionnelles.

Journaliste dans le secteur santé et responsable par ailleurs depuis pas mal d'années d'un semestriel de poésie dans la tradition surréaliste revue façon Oulipo, le *Tamanoir*, Richard Belfer s'est lancé dans cette nouvelle aventure. Le premier numéro (une grande feuille recto-verso sur papier rose) est sorti

en juin dernier à l'occasion du Marché de la poésie de Paris. Le second sort incessamment sous peu et la revue va être désormais trimestrielle.

«*C'est sérieux sans être sérieux. J'ai voulu, sur le mode poétique, humoristique et un tantinet provocateur, chahuter les relations hommes-femmes et la répartition traditionnelle des rôles en les renversant*, déclare-t-il. *Savez-vous que 1,1 % des hommes lave à la main, 2 % recousent les boutons, 4 % nettoient les W-C mais 74 % lavent leur voiture?*»

Aussi le *Chum rose* comporte-t-il de multiples conseils pratiques destinés aux hommes concernant l'épluchage, le ménage, le repassage... Richard a repris les vieux manuels des années 30 à destination des bonnes petites ménagères et les a détournés en gardant leur ton inimitable. La revue accueille également les contributions de lecteurs, auteurs confirmés et autres, les femmes étant très bienvenues comme «auteuses».

D'ailleurs des «écrivaines» comme Françoise Faureto, May Livory, l'italienne Carla Bertola ou la québécoise Claudine Bertrand y contribuent, mais ce sont des hommes qui s'occupent de la fabrication, «*c'est plus piquant*».

La revue joue enfin sur un côté interactif avec un jeu intitulé «Récréation» inspiré d'une technique japonaise. Il s'agit de rédiger trois vers puis de les envoyer à d'autres qui continuent avec trois autres et ainsi de suite en chaîne (copies à Richard Belfer SVP pour qu'il puisse les mettre en page). L'humour est recommandé, l'ambiguïté et la suggestivité également mais la porno est hors de question.

Marie-Pierre Larrivé

□ Abonnement au *Chum rose* : 25 francs les 5 numéros, abonnement de soutien à 100 F. On peut aussi envoyer sa contribution courtoise et ménagère, cinq petits textes donnent droit à un abonnement gratuit.



Christian Admin

La galette des boulangers

La traditionnelle galette des rois a été offerte aux anciens, le vendredi 16 janvier à la mairie, place Jules Joffrin, par les boulangers du 18^e. Qui sera mon roi ? Qui sera ma reine ? Il y avait de la musique. Ce fut un moment de bonne humeur.

10 mars à la mairie : forum sur l'orientation après la 3^{ème}

Après la classe de troisième, après la seconde, Quelles études suivre, et où ? Les centres d'information et d'orientation du 18^e et du 9^e arrondissements proposent aux élèves de quatrième, troisième, seconde et première, et à leurs parents, une rencontre le mardi 10 mars prochain à la mairie du 18^e, de 16 h 30 à 19 h 30.

Des conseillers d'orientation psychologues assureront un premier accueil documentaire. Les proviseurs des lycées et lycées professionnels des deux arrondissements seront présents et se tiendront à la disposition de ceux qui souhaiteront les rencontrer.

**UNE LIBRAIRIE D'OCCASION OUVERTE JUSQU'À MINUIT
(ET VRAIMENT PAS CHÈRE DU TOUT)?...**

"L'ÉTOURDI"

55, rue d'Orsel 75018 PARIS

M° Abbesses-Anvers-Pigalle - Bus 30-54-67-85

**PLUS DE 8000 TITRES
EN BON ÉTAT et CLASSÉS
tous domaines**

titres disponibles 40-45 % du prix neuf,
nombreux poches à 10 Frs, livres et revues épuisés,
recherches sur demande

ACHATS SUR RENDEZ-VOUS

(déplacement à domicile - enlèvement immédiat)

Tél. : 01 42 55 52 72



La Corée s'installe rue Championnet

Journaux et radios parlent beaucoup de la Corée du Sud, à propos du spectaculaire développement de son industrie il y a quelques temps, à propos de sa crise financière actuellement. Mais en réalité ce pays de 42 millions d'habitants est peu connu en France. Sait-on qu'il y existe nombre d'écrivains de talent (on peut d'ailleurs trouver, à la bibliothèque Clignancourt, des livres d'une douzaine d'entre eux,

notamment le grand Yi Munyol, que certains disent "nobélisable"), et une école de peinture aux traditions anciennes et raffinées ?

Les habitants du 18e vont pouvoir découvrir tout cela grâce au "Centre d'éducation et de culture" ouvert par l'Association franco-coréenne de l'art et de la culture, au rez-de-chaussée du 74 rue Championnet, pas loin du métro Simplon. Son président, M. Lee Kang-Joo (en Corée, le nom de famille est toujours indiqué en premier), est lui-même peintre.

Le Centre a été inauguré le 13 janvier par une superbe exposition de trois photographes : Park Jae-Keun y présentait, dans des cadrages rigoureux et lumineux, des images de monuments religieux de son pays, Cheung Jeong-Hei un superbe reportage en noir et blanc sur la vie d'un village rural, et Yi Sang-Dae des évocations très colorées de fêtes populaires.

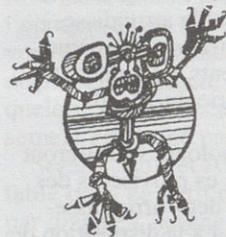
Cette exposition est programmée jusqu'au 3 février. La suivante, prévue en mars, sera consacrée à la peinture.

PORTRAIT

Maximilian Capa : La peinture, une question de liberté



C'est dans un petit deux pièces de la rue Marcadet que Maximilian Capa a installé son atelier. Des tableaux, des mobiles et des bouteilles peintes. Dans l'escalier de l'immeuble, contre les murs, des toiles « pas encore finies. Tout ce que j'ai fait est assez inégal. »



« Les bouteilles c'était pour rire, raconte-t-il, j'ai eu des fourmis qui venaient dans la cuisine, alors j'ai mis de l'arsenic » et comme Maximilian n'a su qu'en faire, il a rempli ses bouteilles de four-

mis et d'arsenic. « Il ne faut pas les ouvrir. »

Ne voulant pas donner son âge, « plus de cinquante », sourit-il, Maximilian rechigne aussi à parler de son passé. Son parcours ne doit pas intéresser grand monde, pense-t-il. Pourtant...

Né en Italie après la guerre, ancien para, il a participé à une revue de gauche alternative qui, en 1967, se préparait à la lutte armée. « On était libertaires vraiment de façon radicale. Ayant écrit une série de textes contre la lutte armée, je fus persécuté par mes anciens camarades. »

Après avoir reçu des menaces de mort, il prend conscience de l'impasse de cette voie politique et se rapproche de l'art, médiateur et moyen d'expression pacifique, d'abord comme dessinateur de BD satiriques puis caricaturiste pour la presse.

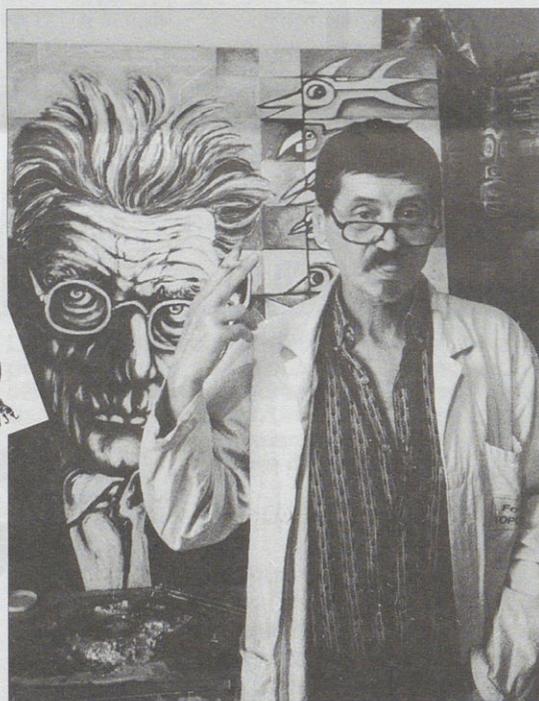
« Avec la BD, je ne m'accrochais pas à un personnage en particulier. Mes personnages étaient bizarres, étranges et parfois ils sortaient de toutes les règles. Les éditeurs n'acceptaient pas ces sortes de BD en liberté aux histoires folles. » A ses yeux, « la BD et les scénarios de films sont devenus emmerdants parce qu'on est obligé de raconter une histoire. Avec la peinture, on ne se pose pas ces problèmes-là, c'est surtout une question de liberté. »

Où le rêve est la valeur suprême

Basta donc de ces éditeurs italiens. En 1978, il vient en France et se tourne vers la peinture. Si les tableaux de Maximilian sont figuratifs, symbolistes, naïfs, expressionnistes, ils se distinguent avant tout dans l'onirisme et l'humour qui les accompagnent.

Le rêve n'est pas, pour Capa, l'ultime source d'inspiration. « De toute façon, les beaux rêves sont faits de souvenirs ». Il s'agit d'être ouvert car « parfois un tableau, ça part d'un petit truc, un mouvement d'une femme dans la rue, puis ça se développe et ça se complique, parce qu'il y a des éléments qui s'y rajoutent ». Pour lui, « le rêve n'est pas fait

Découvert par beaucoup lors de la "journée des épouvantails" en juin dernier (Le 18e du mois n° 31), Maximilian Capa est un peintre réalisant expositions et performances en plein air. Rencontre avec un personnage hors du commun.



Maximilian Capa dans son atelier rue Marcadet, et son "portrait imaginaire" de Samuel Beckett.

pour digérer le truc de la journée, il est une autre réalité ». S'opposant ainsi à ceux qui cherchent à tout interpréter du rêve, Maximilian aime préserver un peu de mystère car, estime-t-il, « nous avons été conditionnés dans nos relations à l'onirisme alors que l'utilisation du rêve doit être libre. »

Ainsi ses tableaux mêlent avec intensité les couleurs pâles (graves et ternes) aux couleurs vives. Ce sont comme « des cauchemars colorés ». Représentant un monde désarticulé où gravitent des microbes et des hommes, s'interrogeant sur la condition humaine à la manière d'un Beckett (dont il a fait un portrait éloigné), Maximilian Capa témoigne avec humour de la pesanteur du monde. Intitulant son art « *Espressionne Onirica* », il le définit comme une matière libre et heureuse.

Donald James

Maximilian Capa et sa Guilde des Épouvantailleurs

Maximilian Capa, qui avait accroché ses œuvres un peu partout dans le quartier lors de la fête de la Goutte d'Or, a participé également, avec cinq amis artistes, à une exposition du 21 décembre au 4 janvier derniers dans le fond de l'église Saint-Bernard.

Il a créé la "Guilde des épouvantailleurs" qui annonce toutes sortes de projets : fin février, char (ou charrette) avec un plein d'épouvantails participant au défilé de carnaval dans les 18e et 19e arrondissements (voir page ci-contre).

En mai ou juin, il compte renouveler la "journée des épouvantails" dans un jardin (comme l'an dernier dans le square Rachmaninov à l'Évangile).

Il envisage d'exposer au métro Marx Dormoy lors du Carré d'art Goutte d'Or en juin, et de participer à la fête de la Chapelle sous une forme à définir.

Enfin, une exposition (photos, atelier) est prévue en juillet à la Halle-St-Pierre.

□ Pour tout contact : Maximilian Capa, 1 rue Marcadet, 01 42 52 85 22.



Les tableaux de Capa sont comme des rêves, parfois des cauchemars, colorés, pleins de monstres inquiétants ou drôles...

18^e

CULTURE

Montmartre en Europe fait appel aux artistes et écrivains...

Le deuxième *Festival Montmartre en Europe*, organisé par UVA 18 (Union pour la vie associative), aura lieu du 13 au 27 juin prochains, sur le thème "Rencontre internationale de collines et montagnes inspirées".

Les artistes plasticiens, les écrivains et les poètes intéressés par le programme arts plastiques, littérature et poésie de cette rencontre sont priés de se mettre en contact avec Helena Pavlovsky et Françoise Montis, en écrivant ou en téléphonant à UVA 18, au 9 rue Duc, 75018 Paris, tél. 01 42 64 67 64.

...Le 18e tout un poème également

Le prochain *Festival Le 18e tout un poème* se tiendra les 16 et 17 mai prochains, organisé comme les années précédentes par l'association *les Parvis poétiques*. Il lance un appel à tous ceux qui «habitent le 18e et écrivent, publient une revue de poésie ou de nouvelles» afin qu'ils présentent leurs productions lors du festival.

Envoyer les écrits, revues, publications et comptes-rendus d'initiatives avant la fin de février à Richard Belfer, 7 rue André del Sarte, 75018 Paris, fax 01 42 55 43 21.

Carnaval au square Léon et aux Abbesses

Dimanche 22 février, Carnaval arrivera place Stalingrad, venant par trois cortèges du 18e, du 19e et du 20e arrondissements. Comme l'an dernier, on pourra admirer chars, masques, déguisements du Mardi-gras (avec deux jours d'avance) dans les rues du nord-est de Paris. Les enfants sont les premiers invités bien sûr, mais il n'est pas interdit aux adultes, et notamment aux artistes, de faire preuve d'imagination.

Pour le 18e, un cortège se rassemblera à 14 h au square Léon, et un autre groupe, à 14 h également, place des Abbesses, pour rejoindre la Goutte d'Or et Stalingrad par Marx Dormoy. Il est prudent toutefois de vérifier un peu avant que le défilé est autorisé par la préfecture. (01 42 64 32 07)

Une rencontre avec Geneviève Clancy

La librairie L'Humeur vagabonde organise une rencontre-lecture avec Geneviève Clancy autour de son recueil de poésie *L'esthétique de l'ombre*, paru aux éditions L'Harmattan. Cette rencontre aura lieu jeudi 12 février à 20 h 30.

Un prix pour "Louise Michel"

La pièce *Louise Michel*, adaptée et interprétée par Marie Daude (d'après le Journal de Louise Michel) et jouée en octobre 1997 au *Tremplin Théâtre* de la rue des Trois Frères, a eu le Prix d'adaptation et d'interprétation décerné par la SACD. La remise du prix a eu lieu le 19 janvier à la Maison des Auteurs.

18^e

LIVRES

La disparition de Perek : Cherche Philippe désespérément dans le 18e

Un jeune homme, Philippe Perek, a disparu. On retrouve des débris humains dans un terrain vague. Est-ce lui ? Et si c'est lui, que s'est-il passé ? Ainsi commence *La disparition de Perek* («avec un K, pas un C, et sans accent»), dernier en date des romans policiers dont le héros est Gabriel Lecouvreur, dit «le Poulpe».

Le Poulpe, c'est cet enquêteur non pas privé mais libre, héros d'une série de romans écrits chacun par un auteur différent : tel est le jeu. Hervé Le Tellier, qui fréquenta les écrivains du groupe de l'Oulipo, s'est attelé à *La disparition de Perek*, promenant ses personnages notamment à travers le 18e arrondissement.

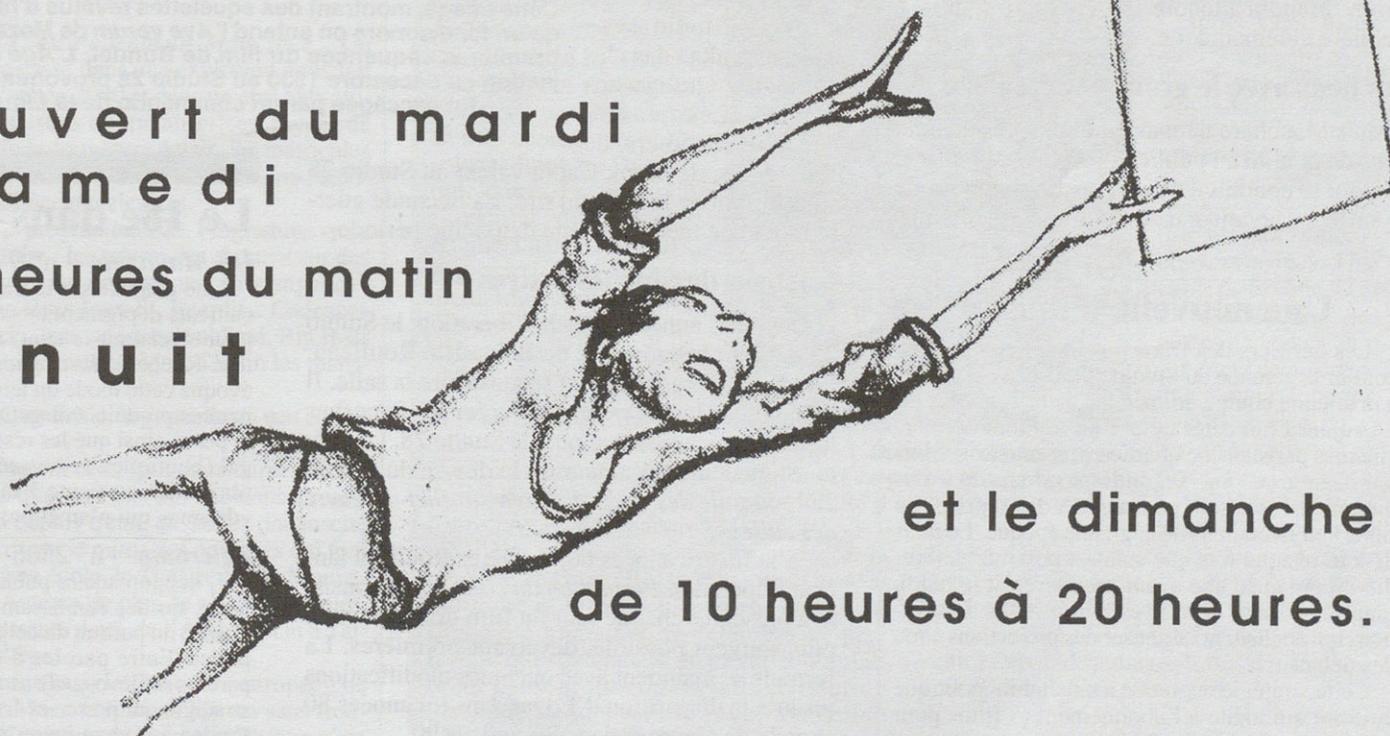
Ainsi, le jeune disparu habite 45 rue de Clignancourt, sa petite amie Sylvia travaille dans une librairie de la rue du Poteau qui pourrait bien être *L'Humeur vagabonde*, les copains de Philippe se réunissent régulièrement au *Soleil de la Butte*, en haut de la rue Muller et le Poulpe, pour son enquête, va s'installer dans un petit hôtel de la rue Lambert, dans le village Nicolet. Dans cette sombre histoire de manipulations génétiques, de greffes clandestines et d'organisations louches au service de tout-puissants milliardaires, on rencontre également une clinique boulevard Ornano, un cabinet médical rue des Cloys, une brasserie rue Ordener baptisée *L'igloo* et qui ressemble à une vraie *Banquise* et quelques autres lieux familiers.

□ Editions Baleine. 39 F.

M.P.L.

"L'ÉTOURDI"

est ouvert du mardi
au samedi
de 10 heures du matin
à Minuit



et le dimanche
de 10 heures à 20 heures.

En outre, un divan profond permet d'y consulter les livres...

18^e

HISTOIRE

Studio 28 : 70 ans au service du 7^e art

Le cinéma du 10 rue Tholozé, qui vient de retrouver une nouvelle jeunesse avec une nouvelle équipe d'animation, fête son anniversaire ce mois de février. Cette salle a joué un rôle important dans l'histoire du cinéma.

« Dans l'étroite rue Tholozé qui dévale la Butte Montmartre, un petit cinéma, le dernier du quartier, résiste au temps. Au pied du Moulin de la Galette, il fait partie de la légende montmartroise depuis des lustres. Son entrée, constituée d'une élégante arche et d'un petit auvent de tuiles, est un mélange de Caligari et de caverne d'Ali Baba. » Ainsi commence la notule consacrée au Studio 28 dans l'excellent *Guide des cinémas de Paris* paru en 1992 (1).

Le plus ancien cinéma "art et essai"

C'est le 29 février 1928 (d'où le nom, "Studio 28") que le préfet de police Chiappe accorde l'autorisation de « donner des séances de cinématographe avec des intermèdes de chant et d'attractions diverses (...) tous les soirs et les dimanches et fêtes en matinée » dans une salle située au 10 de la rue Tholosé (orthographe de l'époque). Le nombre de spectateurs autorisé est de 337 dont 266 à l'orchestre et 77 à la galerie. De nos jours le Studio 28 ne compte plus que 170 places et il n'y a plus de galerie depuis longtemps.

Cette salle, devenue le plus ancien cinéma "art et essai" parisien, nous la devons à Jean-Placide Mauclair. Jeune journaliste fortuné, futur directeur de *Cinémonde*, Mauclair est un cinéophile émérite. Animateur de ciné-clubs, il est, à la fin des années 20, l'un des premiers à s'intéresser à la conservation des films muets, menacés de disparition complète avec l'arrivée brutale du parlant en 1927. Avec ses amis Jean Mitry, Henry Langlois et Georges Franju il imagine un établissement chargé de les recueillir et de les restaurer. Il faudra attendre 1936 pour voir naître la première cinémathèque.

Des liens avec le groupe surréaliste

Mais Mauclair tient avant tout à présenter des films de qualité au public. C'est la raison principale qui le conduit à ouvrir, en 1928, la première salle d'avant-garde (comme on disait à

l'époque) de la rive droite. Si l'autorisation date du 29 février, la première projection se déroule le 10 février. Au programme le fameux *Napoléon* d'Abel Gance. Ce film, le premier à utiliser la projection triple, sera, dans différentes versions, présenté à plusieurs reprises au Studio 28.

Mauclair tisse rapidement des liens avec les surréalistes. Il présente plusieurs films produits par les membres du groupe. C'est l'un d'entre eux, *L'Age d'or*, qui provoque un scandale célèbre et la fermeture de la salle. Ce remarquable et provocant moyen métrage de Luis Bunuel déplaît furieusement à l'extrême droite. Le 3 décembre 1930, un commando de la Ligue des Patriotes saccage la salle et détruit les toiles des surréalistes exposées dans le hall du Studio 28. A la suite de ces graves incidents, le très conservateur préfet Chiappe décide d'interdire le film. Mauclair n'a plus les moyens de financer la salle qui ferme en mars 1931.

Repris par Edouard Gross, le Studio 28 se spécialise alors dans les comédies hollywoodiennes. Les oeuvres des Marx Brothers, de WC Fields, de Frank Capra valent au Studio 28 son surnom de la salle du rire. La Seconde guerre mondiale met fin à cette deuxième période.

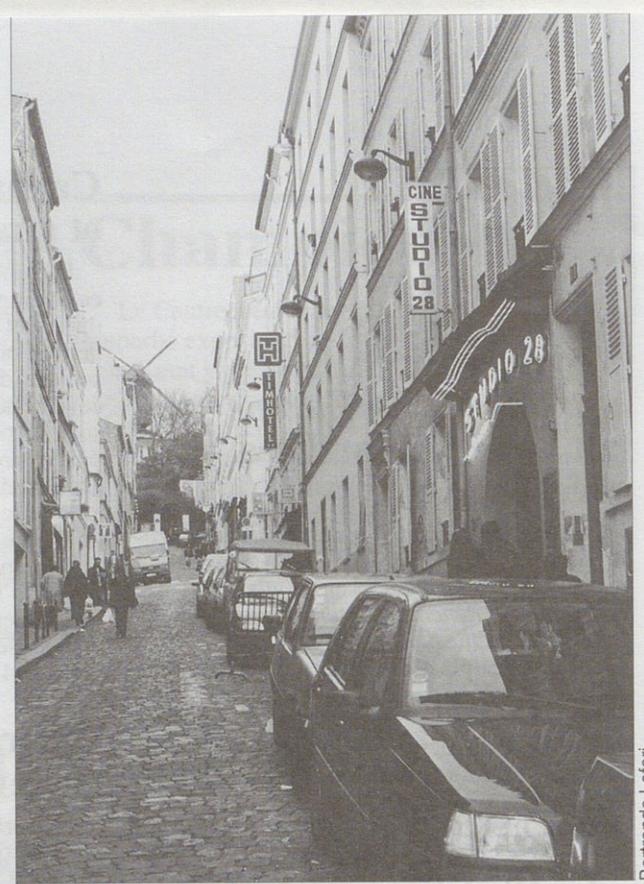
Cocteau dessine les lustres

Quelques années après la Libération, le Studio 28 devient la propriété de la famille Roulleau. Edgar et Georges doivent reconstruire la salle. Il demande à Jean Cocteau de créer les superbes lustres qui éclairent toujours le Studio 28. Le poète est également l'auteur de la devise du Studio 28 : « la salle des chefs-d'oeuvre, le chef-d'oeuvre des salles ».

A la fin des années 60, les frères Roulleau lancent l'opération *Promotion du cinéma* qui consiste à présenter chaque jour un film différent et, le plus souvent possible, des avant-premières. La formule se maintient avec quelques modifications jusqu'à la disparition d'Edgar dans les années 80 et celle de Georges dans les années 90.

Sylvain Garel

1. *Guide des cinémas de Paris*, de Christian Chenebault et Marie Gausel (éditions Syros).



Bertrando Lofori



Cette image, montrant des squelettes revêtus d'habits d'évêques, tandis qu'en fond sonore on entend l'*Ave verum* de Mozart, figure dans une des premières séquences du film de Bunuel, *L'Age d'Or*. Sa première projection en décembre 1930 au Studio 28 provoqua un scandale. La salle fut saccagée par un commando de la Ligue des patriotes.

Le 18e dans la presse

DS Magazine - n° 9 - février 98

Une enquête sur le trafic des corticoïdes (médicaments dépigmentants que les Africains utilisent pour s'éclaircir le teint) aux abords du métro Château-Rouge. « *Marché noir pour une peau blanche* » évoque cette mode du teint clair, les ravages causés par ces produits (vergetures, acné, voire cancer de la peau) ainsi que les réseaux de ce commerce illégal (boutiques de cosmétiques, pharmacies complaisantes ou vente à la sauvette). Une nouvelle « drogue » qui n'améliore pas l'image du quartier.

Télérama - n° 2506 - du 24 au 30 janvier

L'hebdomadaire publie, dans le cadre d'un triptyque sur des établissements aux initiatives exemplaires, un portrait du collège Marx Dormoy (la Chapelle). Entre paroles d'enseignants et propos de parents d'élèves, « *Tous contre l'échec* » décrit une stratégie qui porte ses fruits : depuis les classes de remise à niveau jusqu'aux sections à dominante (sports, théâtre...) en passant par la valorisation des meilleurs élèves. Un papier qui fleurit bon l'espoir et gatifie au passage le corps enseignant d'un bon point rassurant.

Une nouvelle jeunesse

Les héritiers des frères Roulleau viennent de confier la gérance du Studio 28, restauré en 1992, à une jeune équipe animée par Jean-Luc Marie.

Aujourd'hui cette salle, l'un des tout derniers cinémas parisiens de quartier, présente trois films par semaine en seconde exclusivité. Les dimanches soir sont consacrés à des reprises de films hollywoodiens de la grande époque. Le mardi soir, chaque fois que cela est possible, le Studio 28 organise une avant-première. Et le lundi, jour de relâche, la salle est louée à des associations qui souhaitent organiser des projections et/ou des débats.

Cette stratégie, associée à une habile politique tarifaire qui incite à l'abonnement (5 films pour 140 francs, c'est-à-dire 28 francs la séance), a permis de faire remonter sensiblement la fréquentation depuis quelques mois. Bon anniversaire et longue vie au Studio 28.

Théâtre

A l'Alambic

Le bleu de l'eau de vie
de Carlos Semprun Maura,
mise en scène Luc Charpentier

Des coups sont frappés à la porte. Avec Alain, nous découvrons Pierre étalé sur son lit. Endormi profondément, cuvant sa cuite de la veille. Il émerge, s'étonne de la présence de son ami. L'inquiétude d'Alain est vive. Mais pourquoi après tant d'années surgit-il chez Pierre ? Est-il réellement soucieux ou feint-il l'ami charitable ? Toute la pièce se joue sur ce doute, et sur l'affrontement entre Alain, sérieux, propre, responsable, et Pierre le marginal, l'alcoolique, poète dans sa jeunesse devenu cynique. Les souvenirs affleurent, les regrets aussi. Surtout ceux d'Alain. Pierre les cache sous la dérision.

Cette pièce est, malgré son thème grave, une étude fine et originale. Les comédiens, Pascal Montségur et surtout Yves Collignon dans le rôle de Pierre, servent ce texte intelligent avec sensibilité. La bande son est drôle. Une pièce qui mérite le succès.

M.S.

□ Jusqu'à fin février. Du jeudi au samedi 20 h 45, dimanche 15 h 30. 12 rue Neuve de la Chardonnière. 01 42 23 07 66.

Pinock et Matho, mimes au Tremplin Théâtre

Tens tiens, qui va là ? C'est Polichinelle Mam'zelle... Un chœur d'enfants qui se casse dans une explosion nous fait entrer brutalement dans l'année 2080 et dans un abri anti-atmosphérique. Vêtues de combinaisons de travail grises, rayées de haut en bas par le blanc de la fermeture éclair, les matricules 01127 et 01128, assises devant les claviers imaginaires, tapotent, clignotent, opèrent, effacent, calculent.

Big Boss programme 7... programme 12... Programme sport de plein air virtuel obligatoire : les matricules ahanent sur des guidons imaginaires, peinent sur des avions. Bronzage UV. Recharge énergétique. Big Boss Interdit, Interdit... Cadences accélérées, rythmes de rock... amour sexuel sublimé, Big Boss Programme Programme Programme... Mais à la fin les matricules se révoltent.

Spectacle réussi, excepté, en finale, la gestuelle un peu confuse de la scène de révolte...

Pinock et Matho, qui miment cela, sont deux dames insensées, inclassables. Depuis quarante ans elles se consacrent à l'art du mime. Complices depuis trente ans, elles ont suscité des vocations. Elles ont écrit sur le mime des ouvrages qui font référence et créé en 1963 une école, le Théâtre Ecole Mouvement et Pensée (TEMP). Auteurs de plus de vingt spectacles, elles ont joué dans plus de trente pays, de l'Afghanistan à Taiwan, de l'Égypte à la Norvège...

Créatrices d'événements aussi, le Concours européen de mime du Théâtre de Saint-Maur, le festival Mimes sans frontières, c'est elles. Et pour la création du Tremplin Théâtre c'est elles encore qui étaient là...

R.P.

□ Jusqu'au 22 février, jeu. vend. sam. 20 h 30, dim. 16 h. 39 rue des Trois Frères (métro Abbesses). 01 42 54 91 00.

Au Tremplin Théâtre

La mère des tortues

d'après Jorge Luis Borges,
mise en scène Judith Larnaud

Le Groupe eL, composé de jeunes comédiens qui se sont rassemblés autour d'*Isla negra*, une création précédente au Tremplin Théâtre, poursuit sa route autour du désir de porter à la scène des écrits d'auteurs latino-américains. Ici c'est Borges.

Dolores Borgia Amfibia, zoologue, parle de ses recherches en cours. Elle apporte avec elle tout un univers de saltimbanques de la science. Elle évoque des animaux imaginaires - des monstres ou nos semblables ?

□ Jusqu'au 17 février, lun. mar. 20 h 30. 39 rue des Trois Frères. 01 42 54 91 00.

Au Théâtre Ouvert

Rimmel

de Jacques Serena, mise en scène Joël Jouanneau

Dans un décor minimaliste, un hangar, deux hommes parlent de la même femme aimée. L'un avec amertume, jalousie, et pour cause : elle l'a trompé avec son copain. Le dialogue est dur, cru, sans concession. L'homme ressasse ses malheurs avec un plaisir évident, victime du jeu de l'amour et du sexe. La femme, fait référence aux anciens bons moments, des "tires", des restaurants, des sorties. Elle rappelle à ses deux hommes le quotidien de la vie avec ses envies de poissons, et ose des sorties pour se ravitailler. Elle en rapporte des indices de "vie" avec des confettis trouvés, symbole de fêtes.

Cette première pièce de Jacques Serena mélange intelli-

gement l'absurde, la réalité noire, le manque d'avenir, la tyrannie du sexe, avec malgré tout le mot d'ordre "rester en vie". La mise en scène, bien rythmée, est servie par un trio de bons comédiens dans la première partie. Ensuite cela se gâte avec le monologue interprété par une jeune comédienne aguichante à la voix de casserole.

M.S.

□ Jusqu'au 14 février, à 20 h 30 du mardi au samedi, 16 h le samedi. 4 bis cité Véron (métro Blanche). 01 42 55 74 40.

A l'Atelier

Ardèle ou

la marguerite

de Jean Anouilh, avec Evelyne Buyle, Bernard Haller, Patrick Préjean, Edith Scob.

Ardèle (1948) marque un tournant dans l'œuvre de Jean Anouilh. Ses premières pièces

opposaient la pureté des jeunes gens, leur intransigeance, leur foi en l'amour, à la médiocrité des nantis : c'était le thème du *Voyageur sans bagages*, du *Rendez-vous de Senlis*, et de sa bouleversante et fragile *Antigone* (1943) avec son refus obstiné des compromissions, du vieillissement, du temps qui avilit... Dès la première scène d'*Ardèle*, tout est changé. Anouilh s'est rangé du côté de ceux qui ont accepté. L'amour n'existe pas («*Ça rate toujours*»), la pureté est une illusion. Il ricane en grinçant des dents. La tragédie a fait place au vaudeville, un vaudeville amer et désespéré.

«*Vous rêvez de l'amour comme une petite fille*, dit le général Saint-Pé à Nathalie... *Il y a l'amour, bien sûr. Et puis il y a la vie, son ennemi... On est de toute façon si seul qu'en fin de compte je me demande si on ne gagne pas à ne pas être aimé.*»

Et plus loin : «*Ne me jugez pas, Nathalie. Il y a quelque courage et quelque grandeur aussi à être ignoble.*»

N.M.

□ 1, place Charles Dullin (métro Anvers). 01 46 06 49 24.

Et aussi

■ **Christian Camerlynk** : **On n'a que soi pour parler de tout**, théâtre musical avec un auteur-chanteur-comédien-metteur en scène. Jusqu'au 15 fév. à l'*Espace Acteur*. 01 44 72 01 95.

■ **Berlin fin du monde** de Lothar Trolle, mise en scène de Sylvain Maurice. Jusqu'au 16 fév. à l'*Atalante*. 01 46 06 11 90.

■ **Les frères Karamazov** d'après Dostoïevski, mise en scène de Jean Gillibert, avec une troupe de vingt comédiens. A partir du 5 fév. au *Lavoir moderne parisien*. 01 42 52 44 94.

■ **Dialogue entre ciel et terre** d'après les "Operette morali" de

A l'Etoile du Nord, aux Abbesses : on danse

La danse attire et retient un public de plus en plus nombreux. Deux salles dans le 18^e lui accordent une place importante : l'*Etoile du Nord* (ex-Dix-Huit Théâtre), le *Théâtre des Abbesses*. En janvier, les chorégraphes présentées par l'Etoile du Nord ont remporté un franc succès. C'est que la danse est non seulement l'expression d'un savoir-faire, d'une virtuosité, qui exigent un extrême travail, une extrême rigueur, mais aussi un lieu d'interrogation sur soi, sur notre monde, ses convulsions, son devenir, avec un langage multiple qui utilise bien sûr le corps mais aussi les autres arts plastiques et les nouvelles technologies pour des créations fortes, souvent dérangelantes mais fécondes.

■ L'*Etoile du Nord* continue à danser en février comme en janvier. Du 3 au 7 février à 20 h 30 et le 8 février à 16 h, Bernard Glandier nous raconte ses *Faits et gestes* avec cinq courtes chorégraphies, du solo au quintette : la solitude dans "Tu, solo tu", l'inconnu des visages familiers dans "Portrait", la proximité et l'éloignement du couple dans "Diwan", la complicité ludique de la danse dans "Hush" et "Ex-Voto".

■ Aux *Abbesses* du 4 au 7 février, Claude Brumachon présente une extraordinaire chorégraphie, *Icare*. Avec des barres

parallèles et une chaise pour tout décor, la musique de Bruno Billaudeau jouant avec le murmure et le silence, le corps parfait de Benjamin Lamarche se déploie. Une perfection qui vient autant du travail musculaire du danseur que du travail intérieur de l'homme, tendu vers le rêve impossible d'Icare, rêve perdu d'avance mais pour lequel il se bat avec force et courage.

A partir du poème *A une passante* de Baudelaire, *Dandy*, de Claude Brumachon éga-

lement avec la troupe du Centre chorégraphique de Nantes, explore les élans d'un homme et d'une femme dans une danse d'affrontement et de tendresse.

Les 9 et 10 février, c'est un spectacle triptyque organisé autour de Vincent Dunoyer, danseur atypique qui danse sur les chorégraphies du Wooster Group, collectif new-yorkais de théâtre dont l'esthétique repose sur la collision de tous les langages. Il danse un film d'horreur kitsch et érotique des années 1969, et des scènes de l'opéra cantonais ou du théâtre nô...

Du 12 au 14 février, Meg Stuart et sa compagnie Damaged Goods, avec le cinéaste Gary Hill, dans une création pour dix danseurs :

Splayed mind out (Libération éclatée de l'esprit). Cette danse veut témoigner d'un monde en chaos, de la solitude, de l'indifférence, de la misère matérielle et morale dans une Amérique rendue au puritanisme et aux valeurs conservatrices. Une caméra braquée sur un dos dénudé, les gestes de la danseuse sur grand écran créent une étrange topographie mouvante, un art du mouvement en rupture et dissidence.

Du 24 février au 14 mars, *Le vent dans le*

sac d'après Beckett et *la Divine comédie* de Dante : un spectacle de Joseph Nadj pour huit interprètes. Originaire du Kosovo, Nadj, de sensibilité très "Mittel-Europa", laisse venir et vivre des images fortes dans un univers poétique plus classique.

Rose Pynson

□ L'Etoile du Nord, 16 rue Georgette Agutte (métro Guy Môquet). 01 42 26 47 47.

□ Les Abbesses, 31 rue des Abbesses. Location 01 42 74 22 77.



Marc Enguerand

Benjamin Lamarche dans *Icare* : voler, un rêve perdu d'avance mais pour lequel il se bat avec force...

(Suite de la page 21)

Leopardi, mise en scène de Christian Peythieu. A partir du 16 fév. au *Lavoir moderne parisien*. 01 42 52 44 94.

■ **La Maman et la Putain** de Jean Eustache d'après son film, mise en scène de Thierry Lavat. A partir du 19 fév. à *l'Etoile du Nord*. 01 42 26 63 98.

■ **La transhumance des riens** de Denis Chabrouillet, par la compagnie du Théâtre de la Mezzanine. Du 2 au 14 fév. et du 27 fév. au 7 mars au *Trianon*. 01 42 52 21 25.

■ **Home** de Marguerite Duras, mise en scène de Christian Terminus. A partir du 25 fév. au *Tremplin*. 01 42 54 91 00.

Musique

Au Théâtre des Abbesses Angelica Ionatos

Angelica Ionatos, née à Athènes en 1954, vit en France. Elle a enregistré de nombreux disques. Pour qui a été saisi un jour par sa voix grave détaillant en longues phrases musicales les textes de ses poètes - Odysseus Elytis, prix Nobel 1979, Sappho, la grande poétesse du VI^e siècle avant notre ère, et d'autres -, l'annonce de son nouveau récit, *Récréation*, est une grande nouvelle.

Cette fois, elle ne chante pas seulement dans cette langue grecque dont elle fait si bien sentir la permanente beauté. A côté de ses propres compositions et de chants traditionnels de son pays natal, elle propose des chansons de l'Argentin Atahualpa Yupanqui, des chants andalous, d'autres de la tradition judéo-espagnole, d'autres en français.

N.M.

□ Du mardi 17 au samedi 21 février. 31 rue des Abbesses. Location 01 42 74 22 77.

Rencontre avec Angelica Ionatos

Les *Parvis poétiques* proposent de rencontrer Angelica Ionatos, qui parlera de ses poètes préférés, **samedi 7 février** à 17 h précises, à la Halle-Saint-Pierre, 2 rue Ronsard (métro Anvers). Entrée et participation libres dans la limite des places disponibles. (Réserver au 01 42 58 72 89).

Et aussi

■ Gérard Berliner jusqu'au 7 mars (20 h 30), Jérôme et Martha, les Amours infernales jus-

La nouvelle exposition de la Halle-Saint-Pierre L'œil à l'état sauvage

La revue *L'œuf sauvage* est née du désir de présenter des «singuliers de l'art», autodidactes, naïfs, aliénés, dans la lignée de "l'art brut", mais aussi quelquefois praticiens d'un art très élaboré, raffiné mais hors normes, nostalgiques d'un art populaire, magiciens du matériau brut, expérimentateurs inclassables...

C'est un choix d'artistes présentés dans cette revue que la Halle-Saint-Pierre (musée de l'art naïf) expose à partir du 2 février. Ils sont vingt-huit en tout. Leurs points communs : une certaine indifférence aux impératifs de forme répandus dans le "milieu" artistique, un manque évident d'intérêt, ou de respect, pour les matériaux traditionnels de la peinture et de la sculpture, et pour les techniques consacrées.

Artistes réputés ou inconnus

Certains de ces artistes sont presque inconnus. D'autres au contraire ont déjà été exposés souvent dans des galeries et ont fait l'objet de publications.

C'est le cas par exemple de Pierre Bettencourt : issu d'une des familles les plus riches de France dont il est en quelque sorte le canard sauvage, il écrit des livres étranges, récits de voyages chez des peuples imaginaires un peu à la manière d'Henri Michaux, fables défiant la logique, livres qu'il publie obstinément dans de toutes petites maisons d'édition (principalement les éditions *Lettres vives*) comme s'il ne s'intéressait absolument pas au succès auprès du grand public, et il peint de très grands tableaux ou reliefs semés de matériaux divers, faïences, plaques d'or, représentant des scènes d'un érotisme barbare et naïf...

C'est le cas aussi du photographe Joël Peter Witkin dont les mises en scène sophistiquées, la manière de contraindre, déformer, quelquefois torturer les corps et en même temps trafiquer les surfaces photographiques, produisent un trouble assez violent. (Un livre lui est consacré dans la célèbre petite collection *Photo Poche*.)

qu'au 14 mars (22 h) au *Théâtre de Dix Heures*. 01 46 06 10 17.

■ **A l'Elysée Montmartre** : Soirée AGDL (Big Beat) le 6. Le Bal le 7 et le 21. House of Dub le 13. La fiesta le 14. Soirée Jungle le 20. Scream le 28. Réservations 01 42 31 31 31.

■ **A la Cigale** : Carmen Campagne le 14. Ginuwine Playa le 19. Tél. 01 49 25 89 99.

■ **A la Boule noire** : Dandy Warhols le 10. Pasels + Kid Loco le 9. Highsllams + guest le 27. Tél. 01 49 25 89 99.

MUSIQUE CLASSIQUE

■ **Andreas Staier**, clavecin, et **Pedro Memelsdorff**, flûte, dans des œuvres de compositeurs anglais du XVII^e siècle: William et Henry Lawes, Matthew Locke, Giovanni Coperario, Henry Purcell. Le 1er mars, *Théâtre des Abbesses*. 01 42 74 22 77.



Le sacrifice d'Iphigénie,
par Pierre Bettencourt

Devant aucun de ces artistes on ne peut rester indifférent. Claude Roffat, animateur de la revue et organisateur de cette exposition, cite une phrase d'André Breton qui lui a inspiré son titre : «*L'œil existe à l'état sauvage*» (dans *Le surréalisme et la peinture*). Il commente : «*Mais le regard que nous portons sur le monde n'est jamais innocent. Voir c'est toujours, de quelque manière, faire violence au visible, c'est attenter à l'ordre des choses afin de lui substituer celui de notre désir. Mais c'est aussi s'exposer au choc en retour : les tableaux sont tout yeux pour dévorer les regardeurs.*»

N.M.

□ Jusqu'au 14 juin 1998. Tous les jours de 10 h à 18 h. 2 rue Ronsard (métro Anvers). Tél. 01 42 58 72 89. L'exposition "Civilisations imaginaires" continue jusqu'au 29 mars, en même temps que "L'œil sauvage".

Cinéma

Documentaires sur le travail au Cinéma des Cinéastes

La réalité rattrape le documentaire. Les animateurs de l'association "Documentaire sur grand écran" - qui organise une projection chaque dimanche au Cinéma des cinéastes - ne se doutaient certainement pas que leur cycle intitulé *Le travail pour quoi faire ?* se déroulerait en plein mouvement des chômeurs.

Jusqu'au 8 mars, chaque dimanche à 11 h, 14 h, 18 h et 21 h 30 vous pourrez voir un documentaire sur ce thème. Un débat suit la séance de 18 h. Le 1er février, vous échangerez des arguments avec l'économiste Alain Lipietz, le 8 février avec le romancier Jacques Rancière, le 15 avec le journaliste du *Monde diplomatique* Maurice Lemoine qui parlera de la situation en

Amérique latine, le 22 l'essayiste Pierre Boisard, huit jours plus tard Alain Finkielkraut, et le 8 mars Philippe Bataille, auteur du livre *Le racisme au travail*.

Parmi les films : *Genèse d'un repas* (Luc Moullet), *L'île aux fleurs* (J. Furtado), *Metal y melancolia* (H. Honigma), *Une poste à La Courneuve* (D. Cabrera), etc... 7 avenue de Clichy. Programmation : 08 36 68 97 17.

S.G.

Festival Billy Wilder au Studio 28

- Dim. 1, mar. 3 : *Sabrina* (avec Bogart, Audrey Hepburn).
- Dim. 8, mar. 10 : *Sunset Boulevard* (Gloria Swanson, William Holden, Stroheim).
- Dim. 15, mar. 17 : *One two three* (James Cagney).
- Dim. 22, mar. 24 : *Le Gouffre aux chimères* (Kirk Douglas).

Séances dim. 15 h, 17 h, 19 h, 21 h, mar. 19 h.
10 rue Tholozé. Pour les autres programmes : 01 46 06 36 07.

Expositions

Au Centre Binet Frédéric Karikèse, photographe

Dans la photographie classique, qu'il s'agisse de la photo "documentaire et sociale" ou de ces mises en scène si à la mode dans les années 80, l'image naît d'une lumière extérieure aux choses, naturelle ou artificielle, qui découpe et désigne des formes et leur donne sens. Mais chez un nombre croissant de photographes, la lumière ne semble plus venir de l'extérieur des choses, mais en sourde, comme l'eau imprègne souterrainement la mousse. Dès lors les notions de net ou de flou n'ont plus grande signification. Les nuances et les emmêlements de la couleur, la matière, l'ombre, le reflet deviennent en revanche décisifs.

Frédéric Karikèse, photographe belge, appartient à ce courant. Un visage, une épaule surgissant, mal définis mais avec une densité corporelle troublante, d'une pénombre, le tremblement de feuilles indéfinies, une chaise de jardin saturée d'une lumière jaune qui la rend pénible à regarder, autant d'images où ce qui importe ce n'est pas le sujet photographié, mais une trace, une émotion instantanée... N.M.

□ Centre d'animation, 66 rue René Binet (près de la Porte Montmartre). Entrée libre tous les jours, sauf dimanche. Jusqu'au 14 février.

Galerie de la Réunion Des bulles dans l'Océan

Le *Cri du Margouillat* retentit du 30 janvier au 28 février à l'Espace-galerie de la Réunion. Le *Margouillat*, ce n'est pas un lézard, c'est plus qu'un fanzine, c'est un vrai journal de BD trimestriel (50 pages quadri) qui paraît régulièrement depuis douze ans à la Réunion.

Après un détour par Angoulême fin janvier, le *Cri* s'installe pour un mois à Paris, exposant les originaux des meilleures planches et couvertures parues dans ses 25 numéros. Ça s'appelle "Des bulles dans l'Océan" : tout pour connaître Flo, Séné, Apollo, Boby, Grégoire, Toc-Toc, Moniri, Li An, et enfin Téhem dont le "Tiburce", strip racontant les aventures d'un gamin, «marmaille des hauts», a été édité en livre l'an dernier, première BD 100 % réunionnaise, vendue à 3000 exemplaires déjà dans l'île et cela continue.

M.P.L.

□ 80 rue de la Chapelle (métro Porte de la Chapelle). 10 h - 12 h et 14 h 30 - 17 h.

Ces deux pages ont été rédigées par Michèle Stein, Rose Pynson, Sylvain Garel, Noël Monier, Marie-Pierre Larrivé.

C. TRAMBERT

CALIBRE 18

Chapitre 3

Résumé des chapitres précédents : Notre héros Paul Hard, arrivé à Paris dans le 18e, venant de sa province, habite un hôtel passage Lathuille. Dans ses pérégrinations à travers l'arrondissement, il ne cesse de tomber sur des faits divers...

CHAPITRE 3

EN JANVIER IL FAIT FROID

Après un bref entretien, Monsieur Louis, car c'est ainsi que tout le monde l'appelait sans jamais y ajouter de patronyme, m'avait engagé pour distribuer toutes sortes de prospectus sur les pare-brise de voitures et dans les boîtes à lettres d'immeubles. Nous avions convenus que mon secteur couvrirait le 18e arrondissement. Ça tombait bien. Les journées passaient relativement vite et je disposai rapidement d'un petit magot suffisant pour payer le cerbère de l'hôtel et visiter ma mère à Noël.

Un soir de janvier où j'avais eu le courage d'aller aux Puces de Clignancourt, je fis une halte dans un bar du boulevard Ney, que je pensais être une simple étape sur le chemin du retour.

Dans le bar «L'Ambiance», traînait une dizaine de personnes principalement occupées à taper le carton ou à remplir des bulletins de loto. Le soir était tombé. En cette période de Ramadan, les nuits sont froides et allongées pour la popu-

lation musulmane des environs. Autour du comptoir décoré de photos d'Humphrey Bogart et de John Wayne, aucun western ne se jouait, aucun regard ne fusillait l'adversaire. Même les volutes de fumée s'immobilisaient autour du client.

Rien ne semblait pouvoir troubler ce calme quand une vitre vola en éclats, des plombs se logèrent aux côtés des stars noir et blanc de carton, les acteurs impuissants de cette mauvaise production se blottirent sous les tables. Une autre détonation se fit entendre.

Deux figurants, deux Algériens, gisaient dans leur sang. Pour l'un d'eux, c'était trop tard. Avant même l'arrivée de la cavalerie, j'estimais le western trop mauvais. Bonsoir «L'Ambiance». C'est vrai, ce soir-là, j'ai vomi ma peur dans le caniveau. Je m'engouffrai dans la première diligence pour le passage Lathuille.

Je me réveillai tard ce vendredi, mon boulot me le permettait maintenant que j'avais gagné la confiance de Monsieur Louis. Ce furent les cris d'une vieille dame qui me sortirent de ma torpeur. Bien vite je reconnus la voix de Marie-Madeleine, une femme connue dans le passage

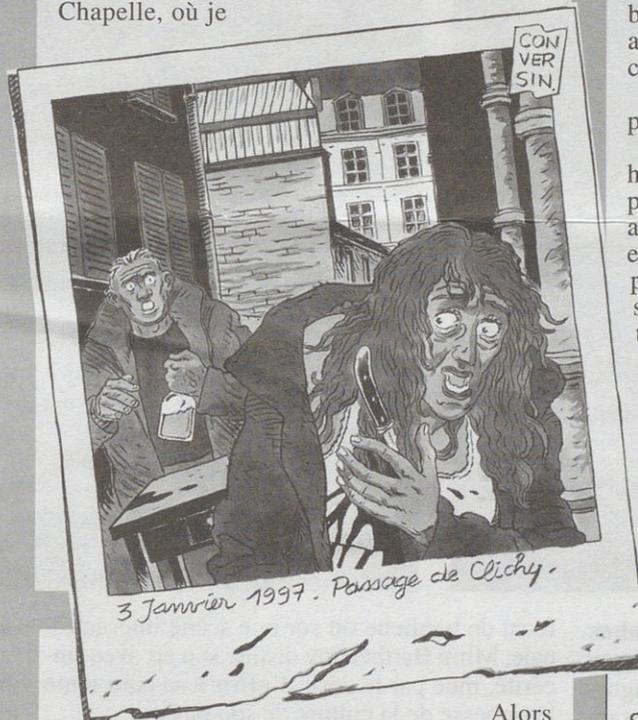
de Clichy. Un peu exubérante, mais gentille.

Je me précipite dehors. Georges, son voisin, fait son apparition juste derrière Marie-Madeleine qui s'écroule sur le pavé froid, un couteau planté dans la poitrine. Déboulant d'un porche, je me heurte à Georges qui tenait encore sa bouteille de Black Label. Son haleine fétide et ses mains sales en disaient long sur son désespoir. Il se rendit sans résistance. La femme était déjà évacuée sur une civière, destination hôpital Bichat... en face du bar «L'Ambiance» !

Les deux sexagénaires s'étaient empoignés pour le déménagement d'une simple table sans valeur qui dormait dans une cave. Et je me souviens de cette phrase que ma grand-mère répétait à foison : la vieillesse est une déchéance. Je continue à croire le contraire.

Mes tournées menaient souvent, il faut bien l'avouer, vers le boulevard Ney, cette limite du monde, et mon œil avait bien remarqué le ballet de voitures qui s'arrêtent pour prendre les demoiselles qui y attendent le client, autour de la triste Porte des Poissonniers. Entre autres trafics, la prostitution diurne et nocturne semblait une activité quasi institutionnelle que le maréchal

d'Empire fusillé qui a donné son nom au boulevard n'eût même pas envisagée. Ces jeunes dames vont et viennent dans les environs, entre Porte de Clignancourt et Porte de la Chapelle, où je



les imagine s'approvisionner en substances illicites pour retourner à leur besogne sur Ney ou Poissonniers. Volontairement ou pas je les suivais, apposant mes papillons sur les voitures, bien emmitouflé dans l'épaisse parka dégottée aux Puces. Nos trajets communs me rapprochaient de ces créatures de la nuit.

Ney. Cette limite du monde. Ou peut-être la porte d'un nouveau monde.

Une vieille Ford s'arrêta devant moi et un homme à la soixantaine bien entamée vint se poster à l'entrée d'une cour d'immeuble. Son allure respectable ne trompa pas mon intuition et ma patience fut récompensée quelques minutes plus tard alors qu'un défilé de prostituées s'approchait du bonhomme. Je vis très distinctement se faire les transactions. Le papy arrondissait sa retraite en fournissant du crack à toutes ces spécialistes de la petite ceinture. Il n'irait pas loin. Déjà les postes les plus avancés avaient signalé le ballet des voitures de police et les clientes s'éparpillaient dans le quartier. Mais les jambes du vieil homme ne répondaient plus comme du temps où il était connu pour des histoires de chantage. Il s'est

fait serrer rue des Poissonniers et j'ai éprouvé une certaine satisfaction à barioler sa Ford avec mes tracts. En janvier, il fait froid et les vieux reprennent du service.

Les flics de Clignancourt et moi avons appris à nous connaître. On dissertait lors de brèves rencontres sur les trottoirs. Malgré un contact *a priori* difficile, certains se montraient plus humains que leur uniforme ne pouvait le laisser prévoir et on se racontait parfois les dernières brèves de l'arrondissement. Après tout, nous vivions dans la rue, eux comme moi, et le hasard m'avait placé en témoin de pas mal de situations intéressantes pour la police. Je me méfiais tout de même d'une trop grande affinité avec eux. On ne sait jamais. Et puis l'indic, c'est pas mon truc.

L'autre jour, ils paraient de fierté après avoir arrêté un récidiviste. A peine libéré de tôle, il détroussait les vieilles ménagères du boulevard Ornano en se proposant des les aider ou en se présentant comme un ancien officier de l'armée française, ami de feu leur mari !

Mais souvent, les flics rentrent bredouilles.

Alors ils parlent. On appelle ça la police de proximité. Ça rassure et ça calme les esprits.

Leur problème ici, c'est la came. Leurs collègues des Grandes Carrières viennent de choper un jeune couple d'une cité par là-haut avec quatre kilos de shit et 500 000 balles en liquide. Lui est comptable, elle standardiste. Pas de quoi jouer dans la cour des grands, surtout quand on a un gosse en bas âge. Pas de quoi non plus foutre sa vie en l'air quand on a vingt ans...

Des cas comme celui-là, les flics du quartier en ont plein leurs képis. Et moi, j'ai rien vu, rien dit, rien entendu, j'ai rendu mes tracts à Monsieur Louis en lui souhaitant un bon week-end, j'ai pris ma paye et je suis reparti à mon hôtel du passage Lathuille où j'ai réglé mon dû. Et j'ai rêvé de soleil, de mer bleue et de rencontres...

Moi je vous le dis : en janvier, les vieux péntent les plombs et les plombs volent trop bas. Et puis il fait froid.

(A suivre)



LES FAITS DIVERS DONT CET ÉPISODE S'EST INSPIRÉ

Sur le mode d'une Série noire parodique, ce feuilleton relate les aventures imaginaires d'un héros imaginaire, Paul Hard. Son destin le mène vers une sélection de faits réels, qui se sont tous produits dans notre arrondissement entre octobre 1996 et octobre 1997...

● 29 déc. 96 : Règlement de comptes au fusil à pompe boulevard Ney. Deux hommes font irruption dans un bar et tirent, pas au hasard. Un Algérien meurt, un autre est blessé.

● 3 jan. 97 : Deux sexagénaires du Passage de Clichy se disputent pour une table. L'homme, ivre, plante un couteau au sein de son ex-voisine, dont les jours ne sont pas en danger.

● 10 jan. 97 : Arrestation d'un sexagénaire qui fournissait les prostituées en crack, bd Ney.

● Vers le 20 jan. 97 : Un homme de 54 ans interpellé pour vol au domicile d'une personne âgée. De bonne présentation, il s'était spécialisé dans le troisième âge.

● 20 jan. 97 : au 4 rue Frédéric-Schneider, la police démonte un trafic de hashish entre le 18e et Saint-Ouen. Un jeune couple est interpellé.

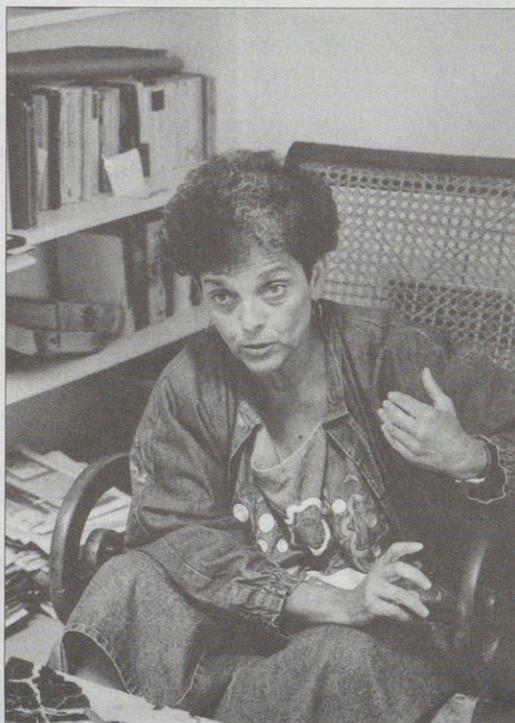
Au fond d'une cour de la rue d'Oran, elle fait naître un monde peuplé de princesses d'ébène aux boubous indigo, de chiens aux noms rigolos, de grandes diablasses, un monde nourri aussi du souvenir des ancêtres esclaves venus jadis sur la terre d'Haïti remplacer les Indiens massacrés...

Mimi Barthélémy, profession : conteuse

«**M**essieurs dames la société, pressez-vous d'écouter...!» Il y a, nichée au fond d'une charmante petite cour insoupçonnée de la rue d'Oran, une magicienne sans chapeau, une fée sans baguette, celle qui possède les clés pour ouvrir les coffres de l'imaginaire, du surnaturel, de l'invisible, de l'ailleurs : Mimi Barthélémy, profession conteuse.

Née à Port-au-Prince (Haïti), arrachée à son île en pleine adolescence, après des années d'errance, après que d'autres terres l'aient modelée (elle a vécu à Rabat, à Bamako), Mimi arrive en France, vit dans l'Oise puis réside à Paris. Pourquoi la rue d'Oran ? «*J'ai habité un moment quelques rues sur la Butte Montmartre, séduite par le cadre enchanteur de cet endroit mythique, mais ici, à la Goutte d'Or, dans ce quartier marginal, je retrouve une ambiance, des odeurs, des couleurs, mon ambiance.*» Elle y habite une ravissante maison, un havre où le mari bien-aimé et ferronnier est là qui l'attend, derrière la petite porte en bois toute de guingois.

Partie conter dans l'ancien bagne de Saint-Laurent-du-Maroni en Guyane, elle est revenue, repartie en Suisse invitée par le Centre ethno-musicologique de Genève. Suivront des manifestations à Paris, en banlieue, en province, son agenda est plein de longs mois à l'avance. Rien d'étonnant. Dans tant de lieux, de cadres si différents et pour des publics si variés, que ce soit derrière les barreaux d'un ancien bagne, dans une salle d'hôpital, sous un arbre, dans un



étoiles, la mer et les rivières, savanes et mornes, acajous et canneliers sont de la partie.

Mimi Barthélémy possède une maîtrise en lettres espagnoles, un doctorat de 3e cycle d'études théâtrales, et est lauréate de nombreux prix (Becker d'or au Festival des francophonies d'Evry en 89 avec *La Reine des poissons*, prix Arletty de l'universalité de la langue française en 92...).

Pour elle, le conte «*est l'art du détour avec des images. Il permet de vivre une vie rêvée, de combler les choses qui manquent dans notre histoire personnelle, de révéler des couches oubliées... le conte pour exorciser nos propres fractures. Une quête jamais satisfaite.*»

Mais Mimi est quelqu'un qui conte les yeux ouverts, ouverts sur l'histoire de son pays, sur sa propre histoire. «*Le peuple haïtien a constamment un pied dans la dure réalité et un pied dans le merveilleux.*» Haïti, petit bout d'Afrique déporté dans la mer des Caraïbes, un des pays les plus pauvres de la planète, a conservé sa culture emplie de mysticisme et de magie, où son peuple, pionnier de la révolte contre l'esclavage et viscéralement lié à sa terre, chante, danse, rit et pleure sans jamais perdre ses valeurs.

C'est la mémoire d'un peuple que veut nous faire partager cette magicienne du récit vivant, cette

fée de la parole déliée, de l'émotion rythmée aux couleurs d'outremer. «*Tout le temps, dans ma vie personnelle, je me suis sentie esclave marron... Au début, le conte m'a permis de résoudre des questions personnelles, relationnelles, d'avancer dans ma quête d'être humain.*» Le conte comme voyage initiatique «*à la recherche des ancêtres déportés d'Afrique par les vaisseaux négriers, esclaves relais des Indiens décimés, broyés comme la canne à sucre, perdus dans l'obscurité de leur destin.*»

Mimi Barthélémy fait partie de ces personnes qui donnent l'impression qu'on les a toujours connues, une présence familière, une amie retrouvée, et pourtant «*la conteuse doit conserver son secret, ne pas être trop transparente, garder son opacité.*» ...

«*Messieurs dames la société, s'il n'y a pas de cric, il n'y a pas de crac, et sans cric ni crac il n'y a pas de conte.*»

Christine Brethé
Photos Virginie Sadot

PS : Quand donc la verrons-nous enfin programmée dans une salle de notre 18e ?

local de banlieue ou sur une scène internationale, Mimi Barthélémy distille son art avec sincérité, mue par le désir d'offrir à sa cour toute la richesse de la culture de son pays.

«*Est-ce que la cour dort ? Si la cour ne dort pas, qu'elle écoute et qu'elle écoute bien !*» Une mélodie venue de loin, deux mots, un geste et la porte s'ouvre sur le merveilleux. De sa voix profonde au timbre envoûtant, Mimi, femme de théâtre douée d'une présence radieuse, crée la connivence grâce à la musicalité de la langue créole qui parsème le récit et transporte aussitôt l'assistance dans un monde fantastique peuplé de princesses d'ébène aux boubous indigo, de chiens aux noms rigolos, de poissons volants, de grandes diablasses... histoires d'animaux, d'hommes et de femmes qui affrontent les forces du mal, cherchent l'amour, se découvrent. La nature n'est pas en reste, la lune et les

«Est-ce que la cour dort ? Si la cour ne dort pas, qu'elle écoute et qu'elle écoute bien !»

• **Créations, spectacles :** *Contes d'Haïti et de la Caraïbe. Soldats marron. Mousse et Bidu. La dernière lettre de l'Amiral. L'oranger magique. Tendez chanter l'amour.*

• **Livres :** *Le Monstre Bagay* (éditions L'Harmattan). *Le mariage d'une puce* (éd. Québec Amérique). *Le Voulvari* (éd. La Rose des vents). *Malice et l'âne qui chie de l'or* (éd. Syros). *Contes diaboliques d'Haïti* (éd. Katharla). *Géant Poilu Velu* (éd. Grandir). *Tézin le poisson de rivière* (L'Harmattan). *Kangio la tortue chanteuse et autres contes d'animaux* (Syros).

• **Livres-cassettes** (éditions Vif Argent) : *La Reine des poissons. L'Oranger magique.*

• **Cassettes :** *Contes d'Haïti. Chansons et comptines d'Haïti. Chantez dansez Haïti Guadeloupe.*

Contact : Fax 01 42 58 74 50. Agent artistique : Dominique Declercq, 03 20 81 09 40.